

4 avril 2014



Conférence de François-Xavier Bellamy aux AFC de St Cloud, Garches, Vaucresson et Communes avoisinantes :

Derrière l'actualité des réformes de société, quels enjeux pour la famille ?

Je vous remercie pour cette invitation. Nous sommes réunis ce soir pour aborder les idées qui sont la source d'inspiration des dernières réformes de société. Je voulais commencer par un exemple qui parlera à tous ceux qui font de la voile. Vous savez sans doute que quand on est dans un bateau, il y a différents types de perturbations qui viennent agiter le navire. Il y a les petites risées, les vagues plus ou moins grandes, et aussi les grands courants profonds.

Les petites risées qui animent la surface de la mer sont ce qu'il y a de plus visible, mais elles n'ont aucune influence sur le bateau. Plus les vagues sont importantes, plus elles ont d'impact sur le bateau, moins elles sont visibles, car elles sont de plus en plus longue période. Les grands courants marins, en revanche, sont complètement invisibles à l'œil nu. Pour les connaître, une carte des courants est nécessaire. Pourtant ce sont eux qui agissent le plus sur le bateau. Le bateau avance, animé de forces qu'on ne discerne pas. Si vous n'y prenez pas garde, vous risquez de mal vous orienter, car vous ne comprenez pas la véritable nature des forces qui agissent sur votre navire.

Notre société est comme cette embarcation, traversée par des forces qui l'animent et l'agitent. Il y a les petites risées, celles que l'on voit très bien, qui animent et agitent la surface, font l'écume. C'est la vie médiatique, les événements politiques ordinaires : un remaniement, une élection... bref, l'écume. Il y a les vagues de plus ou moins longue période : il y a des événements politiques qui parfois ont des incidences importantes.

Mais les véritables mouvements profonds qui animent une société, ces grands courants marins pour la société sont ces lames de fond qui sont culturelles, non au sens habituel des beaux-arts et des musées, mais au sens où ils touchent à la façon dont nous considérons et regardons le monde collectivement. C'est peut-être à ce niveau-là qu'il faut porter notre interrogation aujourd'hui. Qu'est-ce qui se joue derrière cette succession

d'événements que nous voyons défiler ? Qu'est-ce qui est profondément en jeu ?

C'est une grande chance que nous puissions en prendre conscience, car nous pourrions avoir la tentation de croire que tout se joue sur le terrain politique, et je crois que c'est une immense illusion. En réalité, la politique n'a pas le pouvoir, elle ne l'a jamais eu, elle ne l'aura jamais. D'Alembert disait : *c'est l'opinion qui fait marcher le monde et les philosophes qui font marcher l'opinion*. Vous allez dire que je prêche pour ma paroisse, ce qui n'est pas complètement faux... Mais il y a tout de même quelque chose de vrai : celui qui réussit à influencer en profondeur sur la culture de son époque, c'est-à-dire sur la façon dont ses contemporains considèrent le monde, celui-là véritablement a le pouvoir.

Les politiques aujourd'hui prennent des décisions et sont parfaitement inconscients eux-mêmes, la plupart du temps, de l'enjeu des décisions qu'ils prennent. Par exemple, les politiques qui l'année dernière ont voté pour la loi Taubira sont dans une immense majorité d'entre eux complètement inconscients de ce qui est en train de se passer. Jamais d'ailleurs ils n'auraient imaginé voter une loi de cette nature, jamais ils n'en auraient eu l'intention, il y a encore 15 ans. Il y a 15 ans, quand Élisabeth Guigou au moment du débat sur le PACS disait à l'Assemblée nationale qu'un enfant a besoin d'un père et d'une mère, ces mêmes parlementaires applaudissaient à tout rompre. Quand Madame Guigou disait : jamais nous ne ferons le mariage homosexuel, ils applaudissaient à tout rompre. Et pourtant 15 ans plus tard ils l'ont voté. Ils sont d'une certaine façon les jouets de mouvements qui les traversent et qui animent la société en profondeur.

C'est certainement de ces mouvements-là qu'il faut que nous nous fassions aujourd'hui les interprètes. Ce sont ces mouvements-là qu'il faut considérer de façon précise, car ces mouvements déterminent les mouvements actuels de notre société. Il nous faut les comprendre si nous voulons pouvoir agir à notre tour et ne pas nous contenter simplement de réagir.

Ce serait une grande erreur de croire que le combat est d'abord politique. Le combat, s'il y a un combat, est d'abord culturel. Ce serait une très grande erreur qui paradoxalement nous guette, en particulier nous les catholiques. Je sais que je parle aux AFC, donc je me permets cette digression en-dehors de la philosophie *stricto sensu*. Je suis très frappé de l'attitude très complexe que nous chrétiens, catholiques en particulier, avons vis-à-vis de la politique. C'est une attitude tout à fait paradoxale, et certainement un peu blessée au fond.

À la fois nous détestons la politique, nous la haïssons, et d'ailleurs nous la soupçonnons *a*

priori, comme la plupart de nos contemporains, mais sans doute beaucoup plus qu'eux. Nous voyons dans la politique une espèce de scandale moral absolu, en tout cas dans la politique telle qu'elle se pratique aujourd'hui, et parfois il suffit d'y toucher pour avoir l'air suspect, et il suffit d'avoir été élu pour avoir l'air coupable.

Nous avons ainsi à l'égard de la politique un regard extrêmement suspicieux – il faut bien dire que nos élus se sont malheureusement bien souvent acharnés à le justifier ; et en même temps nous en attendons tout. Je le vois comme jeune élu. Vous l'avez dit, cela fait maintenant 6 ou 7 ans que je suis élu, et ce qui me frappe dans les discussions que je peux avoir avec des catholiques sur la question de cet engagement politique, c'est cette ambivalence.

A la fois il m'arrive d'être l'objet d'inquiétudes et d'angoisses – comme j'ai été élu des gens sont allés voir mes parents pour les mettre en garde : *votre fils va y perdre son âme*, etc. Il y a une espèce de soufre qui traîne et rôde autour de la politique, et en même temps je suis très frappé de voir l'attente que cela suscite. Certains disent : *vous faites de la politique, vous allez changer le monde*, mais pas du tout, c'est impossible. La politique ne change pas le monde. La politique n'a jamais changé le monde. La politique est nécessaire pour changer le monde, et c'est toujours elle qui change en dernier. C'est quand tout a déjà basculé que la politique bascule aussi.

C'est ce que nous avons vécu l'année dernière, dans ce douloureux combat contre la loi Taubira – douloureux parce qu'il a été perdu, parce que nous nous sommes réveillés trop tard. Les jeux étaient déjà faits. Toute notre opposition n'a rien pu faire. Alors on peut l'interpréter en disant que d'immenses forces se déploient. Cela est vrai... mais je crois surtout que ces forces sont à la mesure de l'absence d'engagement culturel qui a pu être le nôtre, du fait que le terrain a été préparé par d'autres pendant très longtemps.

C'est une grande chance que ces évolutions nous aient réveillés et nous aient appris à reconsidérer de façon plus lucide ce qui est en train de se jouer véritablement. Je voudrais développer mon propos en deux temps très simples. J'essaierai en premier lieu de comprendre quels sont ces grands mouvements qui traversent la société aujourd'hui et notamment quelles sont les grandes revendications qui la traversent, les concepts qui l'animent. Puis, dans un deuxième temps, nous verrons comment nous pouvons y répondre et quelles sont les façons dont nous pouvons trouver notre place dans le dialogue contemporain avec ceux qui nous entourent. Je voudrais partir d'une question particulièrement saillante aujourd'hui, la question du genre, pour essayer d'identifier

ensemble les origines intellectuelles du genre et comprendre ce qui fait la force de ce concept aujourd'hui. Nous verrons dans un deuxième temps comment nous pouvons lui répondre, en élargissant notre propos bien au-delà de cette simple question des études de genre.

Vous avez tous entendus parler maintenant du concept de genre qui est apparu dans l'actualité à la faveur des débats sur le mariage pour tous et qui est aujourd'hui au centre même de la polémique à travers les questions éducatives. Il affirme que les relations entre les hommes et les femmes sont affectées par une constitution culturelle qui s'appelle le genre et qui désigne cette répartition sexuée des rôles. Le concept de genre affirme qu'il y a une différence biologique entre l'homme et la femme, mais que cette différence biologique est en fait absolument nulle, qu'elle n'a aucun impact, aucune signification en elle-même, et que c'est la société dans son histoire qui construit autour de cette différence biologique une signification parfaitement artificielle dont l'utilité est de conforter l'asservissement d'un sexe par un autre, l'aliénation des femmes par les hommes. Voilà ce que dit le concept de genre.

Il me semble que le concept de genre, qui est un outil d'interprétation, un moyen d'interpréter la vie sociale, la vie culturelle, la vie politique, d'interpréter tous les lieux de notre vie collective, est aussi un concept de revendication, et porte deux revendications qui permettent de le rattacher à une double filiation intellectuelle.

Sa première revendication est celle d'une égalité absolue. S'il y a bien une idée qui traverse la société aujourd'hui, c'est cette idée d'égalité ... Mais une égalité qui n'est pas n'importe quelle égalité : il s'agit d'une égalité totale, définitive, une égalité qui sera accomplie par l'uniformisation des conditions. La théorie du genre est en ceci l'héritière directe d'une autre théorie qui a traversé le siècle précédent : la théorie marxiste. Le marxisme nous disait que *toute l'histoire de l'humanité depuis les origines est l'histoire de la lutte des classes* : c'est la première phrase du Manifeste du parti communiste. Il y a deux classes, ceux qui possèdent les moyens de production et ceux qui ne les possédant pas ne peuvent survivre qu'en vendant leur force de travail. Deux classes donc, les capitalistes et les prolétaires. Entre ces deux classes il ne peut exister qu'une guerre, une guerre à mort, une guerre définitive, une guerre totale.

La lutte des classes a fait son temps, le mur de Berlin s'est écroulé ; mais elle a été renouvelée par ce nouvel avatar qui est la lutte des sexes. Le concept de genre nous dit que toute l'histoire de l'humanité depuis les origines est l'histoire de la lutte des sexes, c'est-à-

dire l'histoire du conflit entre les hommes et les femmes, l'histoire de l'aliénation des femmes par les hommes. Pour arriver à une égalité entre les hommes et les femmes, il s'agit d'arriver à une société dans laquelle la différence entre les hommes et les femmes n'existe plus. Exactement comme le marxisme voulait arriver à une société d'égalité, non pas en faisant progresser les droits des ouvriers, mais en supprimant la différence des classes, c'est-à-dire en faisant en sorte qu'il n'y ait plus ni ouvrier, ni capitaliste, par la suppression de la distinction des classes et la propriété publique des moyens de production.

De ce point de vue-là, la question du féminisme aujourd'hui rejoint les débats qui ont agité le mouvement ouvrier aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, de façon très étonnante d'ailleurs. Dans le mouvement ouvrier, il y a eu une scission et une tension très forte entre deux branches. Il y avait le mouvement ouvrier traditionnel, celui des syndicats traditionnels, qui se battait pour faire progresser petit à petit le droit des ouvriers – pour faire en sorte qu'ils aient plus de congés, que les patrons soient mieux encadrés, que le travail soit mieux protégé.

Mais la théorie marxiste a inspiré une nouvelle forme de syndicalisme qui affirmait qu'il ne fallait pas améliorer la condition ouvrière, mais au contraire hâter l'avènement de la lutte finale, de la révolution, pour que soit supprimée la distinction entre capitalistes et prolétaires, afin que nous possédions tous en commun les moyens de production : c'est la société communiste. Il n'y aurait pas d'égalité, disaient les communistes, tant qu'il resterait des patrons et des employés, car alors il y a forcément de l'aliénation et de l'injustice. Pour une société juste, il faut une société sans classe. Non pas une société dans laquelle les ouvriers sont mieux protégés et les patrons mieux encadrés, mais une société dans laquelle il n'y a plus de patrons et d'employés.

Dans le féminisme actuel, on retrouve de nouveau cette distinction. Il y a un féminisme traditionnel, qui s'est battu pour que les femmes soient mieux respectées et protégées, qu'elles aient plus de droits et puissent elles aussi apporter leur contribution, à égalité, dans la vie de la société. C'est le féminisme qui s'est battu par exemple pour le droit de vote des femmes. Ce féminisme-là se faisait au nom de la différence entre l'homme et la femme, au nom de l'idée que les femmes ne sont pas exactement la même chose que les hommes, et qu'elles ont quelque chose d'un peu différent à dire, une autre façon de voir le monde, des caractères, des personnalités différentes, et qu'il est donc dommage pour une société de se priver de cette différence que représente la femme par rapport à l'homme. Bien sûr, ces revendications se faisaient souvent au nom de leurs droits, mais aussi au nom de leur différence.

Ce féminisme inspire encore aujourd'hui un certain nombre de conceptions. J'ai discuté il y a quelques mois avec un économiste américain qui me disait que des études associant l'économie et la psychologie comportementale sont actuellement réalisées au MIT. Elles montrent que les femmes n'ont pas exactement le même rapport que les hommes à la décision, au collectif, à l'ambition, aux décisions partagées. S'il y avait eu plus de femmes dans les conseils d'administration des grandes entreprises de la finance, la crise de 2008 ne se serait peut-être pas produite : les femmes auraient pu apporter un autre sens du temps, de la durée, de l'investissement, de la responsabilité, de la prudence, alors qu'il y a dans la psychologie masculine un sens différent de l'engagement, de la prise de risque, qui n'était pas tempéré par cet autre type de caractère. Dans cette complémentarité de l'homme et de la femme, nous disent aujourd'hui un certain nombre d'économistes et de psychologues, il y a quelque chose à gagner pour la société. C'est cela qui a inspiré le féminisme traditionnel.

Le féminisme du genre affirme au contraire que tant qu'on dira qu'il y a des différences entre les hommes et les femmes, ces différences serviront à instaurer des inégalités entre eux. Il n'y aura pas de véritable égalité tant que nous verrons une différence entre les hommes et les femmes, tant que nous penserons que la différence entre les hommes et les femmes est pertinente pour construire un modèle de société.

Les études de genre ne disent pas qu'il n'y a pas de différence biologique entre hommes et femmes. Comment le nier ? Certains naissent avec des chromosomes XX, d'autres avec des chromosomes XY. Il y a des personnes qui sont constituées biologiquement comme des hommes et d'autres comme des femmes. Mais cette constitution organique, dit le concept de genre, n'a aucune pertinence pour définir une société. Par exemple, dans cette salle, certains ont les cheveux bruns, d'autres les cheveux blonds, d'autres encore les cheveux roux. A aucun moment il ne vous viendrait à l'esprit de considérer que cette différence organique a une signification en terme de psychologie, de comportement, et donc en terme de répartition des rôles au sein d'une société.

Selon les études de genre, tant que nous verrons la différence entre l'homme et la femme comme plus signifiante, plus significative que celle entre les couleurs de cheveux, il y aura des inégalités, il y aura une aliénation de la femme par l'homme. Il faudrait que la différence entre l'homme et la femme nous devienne aussi invisible que la différence entre nos couleurs de cheveux, ou la différence entre nos tailles, nos constitutions physiques. Lorsque vous avez rencontré quelqu'un, si l'on vous demande comment est cette personne,

vous ne commencez pas par indiquer la couleur de ses cheveux. Il faudrait que la différence entre l'homme et la femme nous soit aussi invisible que la différence entre nos couleurs de cheveux. Tant que la différence organique existante entre hommes et femmes sera pertinente pour construire la société, il y aura des inégalités.

Ainsi, la revendication qui traverse la société aujourd'hui est la revendication d'une égalité absolue : non pas d'une égalité à conquérir de façon progressive – l'amélioration des conditions de chacun par l'égalité de traitement devant les institutions, mais une égalité absolue, une égalité totale, qui se perd dans une uniformisation de nos situations.

C'est ce qui se déploie aujourd'hui notamment dans les réformes qui sont faites en matière de politique familiale. Le premier avril – cela ne s'invente pas – est rentré en application tout un train de mesures qui impactent de façon décisive la vie des familles, de façon extrêmement négative sur un plan économique, avec la diminution des allocations familiales. Mais aussi, ce train de mesure prévoit que, en matière de congé parental, il soit obligatoire pour le père de prendre un congé parental plus long si la mère souhaite aussi bénéficier de son propre congé parental.

On veut obliger les hommes à s'aligner sur la condition des femmes. Quelle est la vision du monde sous-jacente ? La maternité et la paternité ne sont en rien des situations différentes. Le père et la mère jouent le même rôle, ils sont interchangeables, identiques, et tant que les mères seront plus spécifiquement dédiées à la tâche d'éducation des enfants, sera construite autour de la fonction de la maternité une structure d'aliénation. Selon la théorie du genre, affirmer que la femme comme mère a un rôle particulier à jouer est une construction culturelle, purement artificielle, qui permet aux hommes de se dédier au travail, de faire de belles carrières, de gagner beaucoup d'argent, alors que les femmes sont bloquées dans leur carrière par le *problème* de la maternité, et surtout par le problème de la répartition des tâches qui fait que les femmes se voient attribuer, de façon culturelle et artificielle, la fonction d'éduquer leurs enfants pendant que leurs maris gagnent beaucoup d'argent. Elles sont donc maintenues sous la tutelle de leur mari, car c'est lui qui assure la fonction de nourrir le foyer.

Le concept de genre, en ce sens, correspond bien à ce que nous avons pu vivre aussi dans la philosophie moderne, et notamment au XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire à une théorie du soupçon : une théorie qui nous apprend à regarder la totalité des phénomènes sociaux, des relations humaines et des relations personnelles, comme étant déterminées par des constructions qui servent à des formes d'aliénation, à des rapports de pouvoir et de

domination. Au fond, même si nous n'en sommes pas conscients, même si nous ne sommes pas directement responsables, nous sommes collectivement les complices, que nous soyons bourreau ou victime, de cette aliénation qui perdure. Et il est temps pour moi qui suis un homme de vous demander pardon, Mesdames, de l'aliénation que nous vous faisons subir depuis si longtemps, bien que nous n'en soyons pas explicitement conscients.

C'est une aliénation que nous entretenons tous. C'est la raison pour laquelle notre gouvernement bien-aimé a décidé de nous administrer une sévère purge de tous les stéréotypes sexistes que nous entretenons involontairement depuis notre plus tendre enfance, et que notre société continue de transmettre, de relayer. La chasse au stéréotype sexiste est ouverte, parce que dans toutes les relations entre les hommes et les femmes, il y a une part de stéréotypes, c'est-à-dire de cette construction culturelle qui reproduit les rapports de domination.

Voilà la première revendication que porte le concept de genre. La deuxième revendication, au-delà de celle d'une égalité absolue inspirée par la tradition marxiste, est celle d'une liberté absolue. Là encore, pas d'une libération progressive, de façon à permettre à chacun d'exercer de façon autonome sa responsabilité, mais d'une liberté absolue, une liberté qui soit d'abord victoire d'une révolte contre toutes les contraintes qui s'imposent à nous. De ce point de vue, cette dimension du genre est directement inspirée par l'existentialisme français, et depuis beaucoup plus loin encore, par tout le mouvement de la Modernité qui commence avec le travail de Descartes.

Souvenez-vous, l'existentialisme nous dit que *l'existence précède l'essence*, selon la formule connue de Jean-Paul Sartre. Il y a quelque chose qui existe, et après seulement nous lui donnons une nature. Nous qui sommes des êtres conscients, des êtres de volonté, de liberté, nous pouvons forger notre propre vie à la mesure de notre projet. Nous pouvons sculpter nous-mêmes notre existence. Nous ne sommes pas déterminés par une nature qui nous préexiste. Évidemment, il y a dans cet existentialisme un athéisme très fort, qui affirme précisément que nous n'avons pas été créés, et donc qu'aucun projet ne s'impose à nous, que c'est à nous de sculpter notre vie et de lui imposer notre projet.

Et de fait, nous vivons dans cette société où la liberté est d'abord définie comme la capacité de faire soi-même ses propres choix, comme la faculté de choisir. C'est la liberté du *c'est mon choix* : je choisis tout ce que je veux, je choisis ce que je veux être. Plus rien ne s'impose à moi que je n'ai pas décidé. Il faut bien le reconnaître, cette liberté a atteint une

forme de succès quasi absolu. Aujourd'hui, plus rien ne s'impose à nous, plus rien ne nous détermine à l'avance, et pour les plus jeunes qui sont dans cette salle, s'ouvre devant eux une vie qui est faite d'une infinité de possibles.

Nous ne sommes plus à l'époque de ces sociétés traditionnelles – qui ne sont pas si lointaines que cela – où le fils de l'agriculteur reprenait l'exploitation de son père, le fils du restaurateur l'établissement de son père, où déjà au moment de la naissance beaucoup de choses étaient déterminées par le fait même de la filiation. Aujourd'hui, nous pouvons choisir de construire nos vies exactement comme nous le souhaitons, choisir nos opinions politiques, nos convictions religieuses, nos engagements personnels... nous pouvons sculpter notre vie à la mesure de notre projet, et c'est cela la liberté que nous désirons.

C'est la raison pour laquelle notre société est engagée dans une forme d'adoration de la jeunesse, car la jeunesse est précisément l'époque de la vie où est ouverte devant nous cette liberté d'indétermination, le moment où nous pouvons faire tous les choix possibles, le moment où nous ne sommes encore engagés en rien et déterminés en rien.

Voilà donc cette liberté que nous voulons vivre. Mais évidemment quelque chose s'impose encore à ma liberté, quelque chose que je n'ai pas choisi et qui me détermine, et cette chose-là est mon corps. C'est mon identité, en ce sens où mon identité est particulière, que mon identité est sexuée. Je n'ai pas choisi d'être un homme, je n'ai pas choisi d'être une femme, on ne m'a pas demandé mon avis, et ce que nous fait miroiter le concept de genre, c'est l'idée que nous pourrions définir notre identité indépendamment de ce paramètre biologique tout à fait insignifiant qu'est notre réalité organique qui ne dépend pas de nous.

Ce que dit le concept de genre c'est que je suis bien sûr né avec un organisme masculin ou féminin, mais que cela ne me détermine pas : je peux très bien choisir de devenir une femme si je suis né homme ou de devenir un homme si je suis né femme. Prenons pour exemple particulier le regard que notre société porte sur le phénomène du transsexualisme, le regard médiatique notamment qui est produit sur le phénomène du transsexualisme. De fait, depuis toujours dans toutes les sociétés, il y a eu des cas de transsexualisme, c'est-à-dire des cas de personnes qui, de façon organique ou psychologique, n'étaient pas entièrement achevées, accomplies dans leur identité sexuelle. Cela arrive. Ce sont des situations, d'ailleurs, qui sont évidemment difficiles, qu'il faut savoir accompagner, respecter, considérer avec tout le respect et tout le soutien qui leur est dû.

Dans ces situations-là, il est tout à fait normal que des personnes qui souffrent de ce que l'on appelle une dysphorie de genre, qui sont par exemple nées dans un corps d'homme et depuis toujours ne se sentent pas être vraiment des hommes, ou qui sont nées dans un corps qui n'est qu'imparfaitement sexué, puissent être accompagnées par des psychologues, des médecins, et qu'elles puissent éventuellement recourir, grâce à ce que la médecine permet aujourd'hui, à des opérations qui leur permettent de se voir assigner le sexe auquel elles se sentent correspondre. Cela a encore une fois toujours existé, et toutes les cultures de l'histoire ont toujours traité ces situations avec une façon particulière d'élaborer ce problème qui pouvait se poser. Ce sont toujours des cas extrêmement minoritaires, marginalement représentés.

Aujourd'hui, on nous présente ces situations – qui sont toujours douloureuses, difficiles, qui commencent par un trouble, par une difficulté à se reconnaître soi-même – comme la réalisation fantasmagorique de cette promesse d'une liberté absolue. Comme si, au fond, vous pouviez désormais grâce à la science choisir votre sexe. Comme si vous pouviez décider, de façon complètement libre et parfaitement spontanée, de devenir un homme si vous étiez une femme et de devenir une femme si vous étiez un homme.

Vous avez peut-être vu dans l'actualité récente que l'Australie vient de reconnaître le genre neutre : ainsi l'état civil pourrait devenir non plus descriptif mais déclaratif. C'est une revendication qui est portée aujourd'hui en France de façon très sérieuse par des responsables politiques. Il y a une espèce d'agnosticisme : d'où est-ce qu'on imposerait à un bébé de se voir enfermé dans une case ? Certes, il naît avec un corps particulier ; mais le fait qu'il ait ce corps-là ne doit pas l'empêcher de se déterminer comme une femme demain, même s'il est né avec un corps de garçon. On autorise donc la possibilité d'un genre neutre, c'est-à-dire laisser une case blanche pour que l'enfant puisse choisir lui-même son sexe, quand il sera grand et libre.

J'en parlais avec une amie il y a quelques temps, qui pourtant ne partage pas en tout point mes convictions, loin de là. Une anecdote l'avait profondément choquée : elle va à l'école récupérer son petit garçon qui doit être en maternelle. A la sortie de l'école, son petit garçon pose une question, et elle répond : *plus tard, quand tu seras un homme...* Elle se fait interrompre par une autre maman qui était à côté : *cela ne va pas de dire quelque chose comme ça ? Quand il sera un homme, il sera ce qu'il voudra...*

On est là au cœur de cette idée d'une liberté absolue à laquelle rien ne s'impose, de l'idée que je vais pouvoir choisir exactement ce que je veux être. La revendication est que chacun

puisse, sans aucun diagnostic préalable d'un psychologue ou d'un médecin, demander une opération de réassignation sexuelle, et qu'elle soit d'ailleurs accompagnée et remboursée par la Sécurité Sociale en passant – même si l'on crie haut et fort qu'il ne s'agit pas d'une pathologie ! Et indépendamment de cette opération, que chacun puisse déclarer son genre comme il le souhaite.

Je pourrais aller demain à l'état civil de ma mairie et dire que maintenant, je veux être une femme, et je veux donc que vous m'appeliez, comme dans le film des Monty Python, Loretta. Je veux être considéré comme une femme et inscrit à l'état civil, inscrite pardon, comme une femme. Cela fait 28 ans que je suis un homme, c'est lassant. J'ai envie de découvrir autre chose... et surtout je n'ai pas choisi, c'est cela le drame de l'homme moderne. Je n'ai pas décidé. On me consulte sur tout, je veux être consulté sur tout. Lorsque je vais au supermarché, je veux avoir du choix.

De la même façon, je ne vois pas pourquoi on m'imposerait d'être un homme alors qu'on ne m'a pas demandé mon avis. Si j'ai décidé que je voulais être une femme, il faut que je puisse l'être. D'ailleurs, il est scandaleux que je n'aie le choix qu'entre être homme et femme, c'est très restreint. Je voudrais avoir le choix entre plus de choses. D'où la revendication du genre neutre. Maintenant il ne faut plus dire LGBT mais LGBTIQ, pour Lesbien, Gay, Bisexuel, Transgenre, Intersexe ou Indéterminé et Queer. Intersexe : il faut tout de même reconnaître ceux qui ne se reconnaissent ni dans la nature masculine ni dans la nature féminine. Ce serait dramatique qu'on se voie imposer une certaine façon de se considérer soi-même. Donc, je veux pouvoir revendiquer l'indétermination.

L'indétermination, c'est le maître mot de cette liberté que nous construisons, une liberté qui ne consiste plus à faire avec ce que je suis un projet qui prenne en compte le contexte dans lequel je m'inscris et qui s'inscrive dans l'espace d'une responsabilité, mais la liberté comme déconstruction de la contrainte, comme révolte contre la contrainte, et comme révolte contre cette contrainte suprême qui est en l'occurrence mon corps. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Voilà donc les deux grandes revendications que porte le concept de genre, et il me semble leurs deux grandes filiations intellectuelles. Je crois qu'à travers ce concept, à travers la revendication d'une égalité absolue qui s'opère par l'uniformisation, à travers la revendication d'une liberté absolue qui s'opère par la déconstruction des contraintes, nous pouvons lire tout ce qui anime la société contemporaine, et nous pouvons décrypter toutes les réformes qui se jouent aujourd'hui dans l'espace de la revendication collective et du

débat politique. Il est très amusant de voir la majorité dire que la théorie du genre n'existe pas, alors même qu'elle inspire de façon très précise la totalité de leurs décisions.

Qu'est-ce qui a motivé la loi Taubira sinon cette idée très profonde qu'un papa et une maman c'est la même chose ? Et qu'est-ce qui a motivé notre opposition sinon notre opposition à l'idée qu'un papa et une maman c'est la même chose ? Au fond, cette idée que l'homme et la femme sont absolument équivalents, interchangeables, remplaçables par l'un par l'autre, c'est en profondeur ce que dit et revendique le concept de genre. Ce qui s'est passé l'année dernière, c'est en profondeur une application du concept de genre. Et ce qui se passe cette année, à travers les différentes dispositions de la loi famille, notamment à travers l'alignement de la situation des hommes et des femmes, par exemple par rapport au congé parental, par exemple par rapport à l'accompagnement vers l'emploi, c'est exactement ce même type de relation et de proximité avec cet arrière-fond intellectuel.

Et au-delà même du concept de genre, la théorie du genre porte en elle-même, de façon très profonde, les aspirations, les revendications de la société post-moderne, de cette société d'ailleurs que nous voyons s'écrouler sous nos yeux d'une certaine façon, parce que ses aspirations, pour reprendre le terme que les écologistes affectionnent, ne sont pas *durables*. On ne construit rien de durable sur ces revendications. De fait, elles sont, d'une certaine façon, l'expression la plus parfaite de ce qui traverse la postmodernité et dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Pour continuer à explorer cet enjeu et tenter d'y répondre, je voudrais maintenant ouvrir trois pistes, pour tenter de rouvrir le dialogue avec nos contemporains. Je crois qu'il n'y a rien de plus urgent que de retrouver le sens du dialogue : nous ne parviendrons à rien par l'expression d'une simple opposition. Bien sûr, l'opposition est nécessaire. Bien sûr, le témoignage de l'opposition est nécessaire, la vigilance est nécessaire. Mais rien ne sera reconstruit sans le fait que nous réussissions à trouver les mots pour parler à nos contemporains et retrouver les points d'appui qui nous permettront d'entrer en dialogue avec eux. Pour ma part, j'en vois trois.

Je crois que notre société a à vivre une triple réconciliation, une réconciliation avec la

nature, une réconciliation avec la culture et une réconciliation avec la différence. Ce sont ces trois points que je voudrais évoquer avec vous pour mieux comprendre la nature de ce que nous vivons aujourd'hui et notre façon d'y répondre.

D'abord, notre société a besoin de se réconcilier avec la nature. C'est sans doute le point le plus visible, le plus facile à aborder, le plus étonnant aussi, parce que c'est celui où la société contemporaine montre le mieux le paradoxe absolu et les contradictions qui la traversent. De fait, notre société a déjà vécu une forme de conversion dans son rapport à la nature. C'est une conversion incomplète, dont il s'agit de faire simplement le deuxième pas.

Souvenez-vous, il y a encore une trentaine ou une quarantaine d'années, nous vivions dans un monde qui était gouverné par l'idée de la fin de l'histoire. Cette idée a été très prégnante en philosophie politique pendant quelques décennies. Selon cette idée, on était arrivé à la fin de l'histoire humaine, à la fin de tous les troubles, de tous les bouleversements qui avaient agité l'histoire des sociétés humaines. Forcément, comme le temps passe, il y aurait encore des événements, il y aurait encore des catastrophes climatiques et des coupes du monde de foot, mais à part cela, il n'y aurait plus grand chose à raconter, plus de guerres, plus de polémiques, plus de conflits.

Tout allait bien se passer, car on avait trouvé la clé de la société parfaite, idéale, fonctionnelle : c'était la société démocratique à l'occidentale, fondée sur un modèle économique de consommation, qui était tout entier structuré autour du désir de l'individu. Le but de cette société toute entière était de faire en sorte que le désir de l'individu soit toujours satisfait. C'était là la clé d'une société de prospérité inouïe, parce que comme nous avons toujours plus de désirs, on n'aura jamais fini de satisfaire les désirs, et on pourra donc toujours encore faire progresser notre économie en travaillant à satisfaire toujours mieux les désirs de l'individu consommateur. C'était là la source d'une croissance illimitée qui devait être la clé de notre prospérité partagée.

Ce modèle de la démocratie libérale allait s'étendre au monde entier à travers la globalisation, de gré ou de force d'ailleurs. C'est au nom de cette idée de fin de l'histoire – et aussi au nom d'autres intérêts moins philosophiques – que les Américains notamment ont fait la guerre un peu partout, pour imposer à toutes les nations du monde ce modèle de la démocratie libérale, ce modèle fondé sur cette clé de voûte économique de la satisfaction du désir individuel. Il fallait qu'à chaque instant où vous exprimiez un désir, tout soit fait pour qu'il soit immédiatement satisfait.

Dans cette perspective, il y avait deux obstacles qui se présentaient: tout d'abord, l'État et ses lois. Les lois de l'État sont des contraintes qui s'imposent à nous. Cela nous empêche de faire progresser la science et la technique. Il faut faire confiance à la science et à la technique, il faut donc libérer les forces de la recherche et de la technique pour qu'elles puissent toujours venir un peu mieux en aide et au secours de nos désirs. C'est donc le mouvement de dérégulation que l'on a voulu organiser, et qui a été très en vogue à l'intérieur de la philosophie politique.

Le deuxième obstacle qui s'impose à nous est la nature, parce que la nature nous impose ses résistances, elle nous impose un obstacle, ses contraintes que nous n'avons pas décidées. Cet obstacle de la nature, il fallait encore que nous arrivions à le vaincre. Par exemple, vous rentrez chez vous, et vous vouliez manger des fraises en plein hiver. Comme la nature ne donne pas de fraises en hiver, il fallait aller en faire pousser dans les pays chauds, puis avoir des moyens de transport pour les déplacer, extraire pour cela de l'énergie fossile. Il fallait aussi pouvoir les congeler chez vous, donc avoir de l'électricité bon marché, faire des centrales nucléaires... Il fallait aussi des fraises OGM, qui puissent pousser en plein hiver... Nous avons demandé à l'État qu'il dérégule, qu'il libère les forces de la science, pour que la science nous aide à vaincre les résistances que la nature impose à notre désir, et que si vous en aviez envie, vous puissiez manger des fraises en hiver.

Voilà le modèle dans lequel nous nous sommes inscrits. C'était un modèle qui était parfaitement généreux: de cette satisfaction permanente du désir, on espérait qu'il découle une croissance continue de notre économie et de notre prospérité collective. Mais cela n'a pas duré très longtemps, car la nature s'est évidemment rappelée assez brutalement à nous. Elle nous a rappelé d'abord que ses énergies n'étaient pas illimitées: cela a été la crise pétrolière. Elle nous a aussi rappelé qu'il valait mieux ne pas trop faire les malins avec elle, et que si on bidouillait un peu trop la nature, elle finirait par se venger. Cela a été la crise de la vache folle, par exemple, ou bien la crise des OGM.

De fait, nous avons maintenant accompli une conversion absolue. Je me rappelle, quand j'étais petit et qu'on commençait à nous distribuer au collège des prospectus sur l'écologie, je rentrais à la maison avec. Il y avait écrit qu'il fallait éteindre les lumières quand on sortait... Mes parents disaient: on n'en peut plus de ces imprécations! Cela paraissait rétrograde; le discours écologiste était vu comme une volonté de retour à l'âge de pierre... Mais en peu de temps, nous avons accompli une conversion collective. Si nous ne sommes pas tous devenus écologistes, nous sommes malgré nous tous dans cette perspective de réconciliation avec la nature.

Désormais, nous avons totalement inversé notre rapport à la nature. Au-delà même de cette inquiétude qui nous habite, nous avons redécouvert ce qui était la sagesse de nos anciens : il peut y avoir une forme d'équilibre, d'intérêt pour nous, de vivre au diapason de la nature, de laisser la nature nous dire ce qui est bon, de la laisser modérer nos désirs. Nous voulons maintenant consommer des fruits de saison, consommer écoresponsable, acheter des pommes qui soient bio, laver des couches durables, protéger la couche d'ozone... Nous partageons chaque année la même angoisse rituelle, au moment du passage à l'heure d'hiver ou du passage à l'heure d'été, en nous demandant si cet artifice technique ne va pas perturber nos rythmes biologiques et nos synchronies naturelles. Nous avons d'une certaine façon transformé notre regard sur la nature, même si cette conversion a quelque chose d'un peu naïf et parfois ridicule. Au fond, on peut dire que le scoutisme pour tous aurait peut-être évité de faire ce mouvement de va-et-vient si absurde. En réalité, nous sommes en train de redécouvrir le sens de la nature et la proximité avec la nature.

Maintenant, notre attitude envers la politique est radicalement transformée. Nous avons peur des ondes des téléphones portables, des centrales nucléaires, des OGM, bref nous avons peur de tout ce qui touche à la science et à la technique, à tort ou à raison d'ailleurs... Et nous supplions l'État qu'il multiplie les normes pour nous protéger de notre propre pouvoir qui nous terrifie... Nous espérons que ce pouvoir ne va pas finir par nous détruire. Nous nous sommes donc réconciliés avec la nature et nous avons accepté l'idée qu'il fallait mettre une borne à son désir, et que lorsque la nature était violée, elle finissait par se venger. C'est ce que disait d'ailleurs un sénateur écologiste il y a peu de temps – ce n'était pas malheureusement à propos de la loi sur la PMA.

Le grand paradoxe est là : la révolte contre la nature, qui était au cœur de cette utopie de la société libérale, nous la poursuivons, et cette fois-ci contre notre propre nature. Nous la poursuivons en nous-mêmes, contre nos corps. Nous sommes vis-à-vis de nos propres corps, exactement dans la situation que je décrivais tout à l'heure : nous considérons nos corps avec une forme de détestation, parce que nos corps nous imposent leurs limites, nos corps nous imposent leur fragilité, leur fatigue, leur pesanteur. Nos corps nous imposent leur particularité.

Nous avons chacun des corps particuliers, et la particularité de nos corps, la différence la plus saillante qui traverse notre réalité organique est la réalité de la différence sexuée. Cette réalité-là marque l'impossibilité de notre toute-puissance. Parce que nous sommes

des corps sexués, nous ne sommes plus tout-puissants. C'est le cas notamment dans le rapport à la fécondité, à l'engendrement. Être un homme signifie très concrètement pour moi que je ne peux pas avoir un enfant sans une femme. Il faut bien que je trouve la complicité d'une personne du sexe opposé si je désire devenir père. Et ceci, vous voyez, marque l'impossibilité pour moi de la toute-puissance. Et ceci me révolte profondément, parce que je ne suis pas le maître de la satisfaction de mon propre désir. Si je désire avoir un enfant, mon désir n'est pas satisfait. Comment se fait-ce ? Comment est-ce possible ?

Alors qu'est-ce que je fais, moi l'individu contemporain ? Je vais frapper à la porte de l'État, et je demande – je ne demande pas, j'exige que l'État procède à une dérégulation et qu'il libère les forces de la science pour qu'elles viennent secourir mon infirmité et satisfaire mon désir, quelles que soient les conditions. Je veux un enfant, il faut que l'État y pourvoie. Et ce sera la PMA, et ce sera la GPA, c'est-à-dire la libéralisation de la technique qui vient au secours de notre projet pour que nous puissions voir notre désir exaucé, sans avoir besoin de nous plier à cette infirmité que nos corps portent, et que nous détestons en eux.

Cette situation est très étonnante parce qu'il y a une espèce de contradiction absolue entre la relation que nous avons à nos corps et la relation que nous avons à la nature. D'ailleurs, nous ne parlons jamais de la nature mais de l'environnement, ce qui est un mot poli pour désigner la nature, mais seulement au-dehors de nous. Nos corps, comme par hasard, ne sont pas compris dans l'environnement. Ils ne sont pas des êtres naturels, ils ne sont donc soumis ni au principe de précaution ni à cette prudence ordinaire que nous avons dans le rapport à la technique.

Puisque nous parlions de la pluralité et de la cohérence de toutes les questions qui se posent aujourd'hui dans les débats de société, je vois ici une clé de lecture tout à fait précieuse pour comprendre la situation dans laquelle se trouve placée la médecine par exemple. Il y a beaucoup à apprendre de la situation de la médecine de ce point de vue-là. La situation actuelle de la médecine est très éclairée par ces débats que nous avons aujourd'hui dans le rapport au corps.

Qu'est-ce qu'un acte médical ? Je demande pardon à ceux qui sont médecins dans la salle, parce que c'est une question très difficile que de définir la médecine, et de définir en particulier son objet propre qu'est la santé. Le but de la médecine est de procurer la santé, de la préserver et de la rétablir. Or qu'est-ce que la santé ? Cette question est très complexe ; savoir ce qu'est la santé est un problème philosophique en soi. Nous n'allons pas nous étendre sur le sujet, car il ne s'agit pas du propos de ce soir. Mais on pourrait dire

– je vous demande pardon encore du caractère très général de ma réponse – que la santé est l'état d'équilibre dans lequel se trouve ordinairement le corps. La santé est une forme de norme dans la vie de nos corps, et le propre de la médecine est de préserver ou de rétablir la santé, de faire en sorte que la nature puisse retrouver son cours ordinaire dans notre corps.

Prenons un exemple simple et trivial. Imaginons qu'à la fin de cette conférence, je sorte dans la rue, je sois renversé par une voiture et je perde un bras. Supposons qu'un chirurgien puisse me greffer un bras, afin que mon corps retrouve l'ordre naturel et initial dans lequel il se trouvait. Imaginons même que je sois né avec un bras en moins. On appellera cela un handicap, c'est-à-dire quelque chose qui sort de cette norme habituelle de la santé. Si tout se passe bien, grâce aux développements merveilleux de la technique et de la science, il est possible qu'on donne à quelqu'un qui naît avec un bras en moins une prothèse. On le fera parce qu'ordinairement, nous naissons avec deux jambes et deux bras. Cet *ordinairement* désigne ce que les médecins étudient pendant leurs études de médecine comme l'anatomie ordinaire du corps humain. L'acte médical consiste donc à ramener la nature dans son cours ordinaire.

Imaginons maintenant que, encouragé par le succès de cette expérience, je retourne voir le chirurgien et je lui demande de me greffer un troisième bras. Cela serait très pratique d'avoir un troisième bras. Nos vies seraient considérablement facilitées avec trois bras. J'aimerais d'ailleurs avoir un troisième œil afin de surveiller les élèves pendant que j'écris au tableau. Là, ce ne serait plus un acte médical. De façon très étonnante, ce serait techniquement le même acte. Si on ne faisait que le décrire de façon purement objective, l'acte consiste à greffer un bras. C'est donc techniquement le même acte, mais cela n'est plus un acte médical, car cet acte ne consiste plus à ramener la nature dans son cours ordinaire, mais à forcer la nature à donner ce qu'ordinairement elle ne donne pas. Il y a une immense différence entre rétablir la nature dans son cours ordinaire qui s'appelle la santé, et nous donner par l'artifice de la technique quelque chose que la nature ne nous donne pas.

Ceci nous permet de comprendre un certain nombre de débats contemporains. Je pense au débat sur la PMA par exemple. Les partisans de l'extension de la PMA aux couples de femmes nous disent : quand même, vous êtes vraiment des salauds. D'accord, la GPA n'existe pas, c'est illégal, on comprend que vous soyez contre... pour l'instant. Vous vous habituerez, cela viendra... Mais la PMA existe pour les couples hétérosexuels qui sont infertiles. Vous voulez donc garder ce privilège aux hétérosexuels et vous voulez en priver

les pauvres homosexuels qui en sont aujourd'hui écartés.

Mais cet argument est complètement spécieux. La PMA s'appelle Procréation Médicalement Assistée. C'est un acte technique qui consiste à venir au secours de la nature. C'est-à-dire qu'ordinairement l'union d'un homme et d'une femme est féconde, et lorsque de façon accidentelle elle ne l'est pas, il est possible de recourir à une Procréation Médicalement Assistée. On peut approuver ou désapprouver cette autorisation de la PMA, mais de fait il s'agit bien un acte médical, c'est-à-dire d'un acte qui consiste à rétablir la nature dans son cours ordinaire. Pour une cause accidentelle, quelle qu'elle soit, un couple est infertile – on notera que lorsque la cause n'est pas accidentelle, lorsque par exemple il s'agit d'un couple âgé, on ne pratiquera pas de PMA. Mais lorsque la situation, de façon accidentelle, détermine une cause d'infertilité, on va procéder à une PMA. On donne par l'intermédiaire de la technique ce que la nature ordinairement donne et que, pour une raison particulière, elle ne donne pas.

Autoriser le même acte pour des couples de femmes serait peut-être produire le même acte technique, mais cela ne serait plus un acte médical. La différence est exactement la même qu'entre l'acte qui consiste à me faire greffer un bras lorsque j'en ai perdu un et l'acte de me faire greffer un troisième bras. C'est exactement la même chose : il s'agit techniquement du même geste, mais cela n'est plus un acte médical. C'est un acte qui consiste désormais à obliger la nature à nous donner ce qu'ordinairement elle ne donne jamais. Jamais l'union de deux femmes ne donne naissance à un enfant. Il s'agit donc là d'un acte qui consiste à faire sortir la nature de son cours ordinaire, à la forcer, au-delà de ses limites, pour obtenir ce qu'elle nous refuse. L'argument n'a plus rien à voir. Cela n'est plus du tout la même chose, du point de vue du philosophe et même du point de vue du médecin, cela n'est plus le même acte.

Une autre situation dans laquelle la médecine est à la croisée des chemins est la question de la fin de vie – là encore question fondamentale, qu'il est délicat d'aborder en peu de temps. Je voudrais juste attirer votre attention sur un point : au fond, dans la fin de vie, il y a une double question, une double tentation, qui est peut-être en réalité la même. Dans un cas, il y a la question de la possibilité de l'acharnement thérapeutique. Il y a ce corps qui va lâcher, ce corps qui est fragile, ce corps souffrant, ce corps qui va mourir, et moi je ne veux pas qu'il parte. Moi, le médecin, le technicien, le proche, je ne veux pas voir partir mon patient, je ne veux pas voir mourir mon ami. Donc, je m'acharne pour que ce corps qui n'en peut plus continue de survivre parce que je l'ai décidé, et je m'acharne pour que la nature se plie à mon projet.

La deuxième possibilité, la deuxième tentation, est celle de l'euthanasie. Moi, je voudrais mourir, c'est décidé, c'est mon projet, et ce corps-là, il continue de me résister, il s'obstine à me désobéir, il s'obstine à vivre alors que moi, j'ai dit que je voulais mourir. Donc je veux imposer ma loi à mon corps et je demande à la science, je demande à la technique qu'elle vienne au secours de mon projet et qu'elle me donne satisfaction. Dans les deux cas, vous voyez, il y a en réalité une seule et même perspective, celle qui consiste à appeler la technique au secours de notre désir, qu'il soit désir de survie ou désir de mort, désir de continuer ou désir d'en finir ; faire en sorte que la technique vienne contraindre la nature, cette nature qui en nous s'appelle notre corps, à se plier à notre projet.

Vous voyez, la question de la nature est au cœur des débats de société d'aujourd'hui. Elle est au cœur des enjeux de la politique familiale. Accepterons-nous de nous réconcilier vraiment avec la nature, de nous réconcilier complètement avec la nature ? Quel regard voulons-nous porter sur la nature ? Voulons-nous considérer que nos corps sont l'obstacle insupportable à nos désirs, que nos corps qui se fatiguent, vieillissent, s'épuisent, que nos corps qui finissent par mourir, ou qui finissent par n'en plus finir, que nos corps qui sont déterminés d'une certaine façon, grands, petits, sexués, homme ou femme, que ces corps-là que nous avons reçus et que nous n'avons pas sculptés nous-mêmes... voulons-nous les considérer comme des obstacles, des poids que nous avons à traîner ? Ou voulons-nous les considérer au contraire comme le lieu de notre accomplissement ?

Je crois que tout se joue dans cette expression profondément erronée qui désigne le regard contemporain sur les corps, et qui est l'expression phare de la libération sexuelle : *mon corps m'appartient*. Vous avez entendus 15 fois, 100 fois, 1000 fois cette expression. Elle est pourtant totalement fautive du point de vue de la philosophie. Non pas bien sûr au sens où notre corps appartiendrait à quelqu'un d'autre, au sens où il ne m'appartiendrait pas... Mais dire : mon corps m'appartient, c'est considérer précisément mon corps comme un objet dont je dispose, comme l'une de mes propriétés que je choisis d'impliquer ou d'engager dans les choix que j'ai faits.

En réalité, toute notre expérience nous dit que cette phrase est fautive. La vérité, ce n'est pas que mon corps m'appartient, mais que *je suis mon corps*. De fait, nous vivons aujourd'hui dans une société incroyablement dualiste. C'est très curieux parce qu'on a le sentiment que c'est la société qui respecte les corps, qui les a libérés de l'oppression, de la discipline, de la morale, du tourment et de l'oppression que faisaient peser sur eux des siècles de religion et d'obscurantisme, et que désormais nous avons le droit de jouir sans

entrave, que nos corps sont libérés et qu'ils peuvent s'épanouir à loisir.

En réalité, je crois qu'aucune société n'a jamais été aussi violente envers les corps que la nôtre. Précisément, nous considérons que nos corps sont une propriété dont nous disposons et que nous devons plier à notre projet. Nous soumettons nos corps à la tyrannie inouïe de nos stéréotypes, de nos normes de beauté. Il faut absolument ressembler à des critères, de fait regardez la publicité par exemple, sa violence hallucinante. Je la vois très bien, moi qui suis enseignant, je l'ai très bien vu notamment quand j'enseignais en lycée. Il y a une violence inouïe de ces normes que la publicité, que le monde des médias, le monde de la culture de masse, du cinéma, font peser sur nos corps, une violence de ces normes de beauté auxquelles il faut absolument correspondre... En particulier, pour les jeunes, il y a une espèce de tyrannie, de violence qui est extrêmement forte et extrêmement douloureuse.

Je crois que de fait, nous avons choisi de plier nos corps à ce projet que nous voudrions leur imposer, à cette perfection à laquelle nous voudrions les faire correspondre, et que nous faisons tout pour les discipliner et les soumettre à notre décision personnelle. Mon corps m'appartient : c'est la maxime d'une fausse libération et d'une véritable violence qui consiste à traiter nos corps comme des objets de notre volonté, comme des objets de notre intelligence. Un peu comme le dualisme qui nous enseignait que nous sommes une âme logée, enfermée dans un corps, prisonnière de lui.

En réalité, toute notre expérience nous dit que *nous sommes notre corps*, et que mon corps c'est moi. Par exemple, je suis là devant vous, et toutes les études de psychologie montrent que vous retiendrez à la fin de cette conversation que nous aurons eu, non pas simplement les mots que j'aurais prononcés, mais aussi la façon dont je me serais comporté, la manière dont j'aurais parlé... De la même façon, je vous vois, je vous vois vous intéresser, vous endormir, sourire... Bref, la relation qui existe entre nous n'est pas simplement relation entre des intelligences, entre des esprits... elle est relation entre des corps. La relation immédiate entre nous, sans qu'aucun contact physique n'existe, est bien relation charnelle, relation entre des corps, c'est-à-dire entre des êtres incarnés. Nous sommes en relation non pas simplement comme de purs esprits, mais comme des êtres de chair.

La question profonde qui se pose à nous, et ce sera la conclusion de ce premier point, est : voulons-nous nous réconcilier vraiment avec la nature, et voulons-nous nous réconcilier vraiment avec ce que nous sommes, c'est-à-dire non pas simplement comme des purs esprits qui disposent à loisir d'un corps et qui en font ce qu'ils veulent pour le faire jouir au

gré de leur désir... Mais voulons-nous nous considérer comme ce que nous sommes, c'est-à-dire comme des êtres de corps et d'esprit, dont le corps est tout entier signifiant et spirituel, et l'esprit est tout entier incarné ? C'est peut-être dans cette première réconciliation que nous avons quelque chose à jouer. Je crois que de cette réconciliation nos contemporains ont considérablement besoin. Ils l'attendent. Ils pressentent la nécessité d'une véritable réconciliation avec la nature, et nous n'avons qu'à nous appuyer sur les contradictions qui les habitent, les contradictions qui traversent notre société, pour lui faire comprendre le sens de cette authentique et complète conversion que nous avons à vivre dans notre rapport à la nature.

Le deuxième point est que nous avons aussi à vivre une conversion dans notre rapport à la culture. C'est un point très important et très intéressant. Sur quoi se fonde le concept de genre et le discours actuel sur le genre ? Il se fonde sur un soupçon à l'égard de la culture. Nous sommes en conflit avec la nature, nous sommes aussi en conflit avec la culture. Quand Madame Vallaud-Belkacem répète à longueur de temps qu'il faut déconstruire les stéréotypes sexistes, elle affirme que la culture est saturée de clichés sur les hommes et sur les femmes qu'il s'agit de supprimer progressivement pour que nous puissions devenir enfin des êtres libres.

De fait, toute notre société et toute la modernité est habitée par cette idée profonde que la culture, c'est-à-dire ce regard que nous portons sur le monde et qui nous a été transmis par un héritage culturel, est affligé par l'aliénation que les valeurs, les normes et les règles qui habitent notre culture font peser sur nous. C'est la raison pour laquelle la transmission de la culture est devenue en soi un problème.

Quand j'étais à l'IUFM – j'ai eu la joie de vivre l'expérience de la dernière promotion des IUFM – tout le credo de l'institution était de nous dire, à nous qui étions de jeunes enseignants : vous ne devez surtout pas transmettre la culture. Vous ne devez pas transmettre : c'était vraiment le credo explicite. Il faut simplement créer le contexte et les conditions dans lesquelles les élèves vont produire leur propre savoir, mais le véritable drame serait que vous fassiez passer de votre esprit au leur tout un contenu culturel qui serait autant de déterminations que vous feriez peser sur eux. C'était le leitmotiv de l'institution, et c'est celui que nous vivons aujourd'hui aussi à travers le concept de genre : il faut déconstruire les stéréotypes sexistes à l'intérieur de la culture. Or aujourd'hui on ne fait plus que cela : à l'université, par exemple.

On se réveille aujourd'hui au sujet du genre, mais cela fait déjà des décennies outre-Atlantique, et plusieurs années en France que dans les universités, notamment toutes les universités littéraires, le concept de genre – peut-être les étudiants dans cette salle pourraient le confirmer – est extrêmement présent à l'intérieur même des formations. J'ai un très bon ami qui enseigne la littérature à Bordeaux. Même à Bordeaux, on ne fait plus un cours de littérature qui ne parle pas du genre. On ne lit plus la Princesse de Clèves, mais on lit la princesse de Clèves pour considérer à quel point dans la narration sont construits des stéréotypes sexistes aliénants. L'héroïne est une femme, elle est amoureuse, faible, tourmentée, habitée par la passion, fragile. A l'inverse l'homme est un guerrier, un homme de pouvoir. D'un côté la dépendance, de l'autre la puissance : tout cela construit un stéréotype parfaitement machiste, et cela, c'est la culture.

Il faut donc déconstruire les stéréotypes sexistes pour nous libérer. La culture nous empêche d'être nous-mêmes. La culture que nous recevons, la culture qui nous est transmise nous empêche de devenir libres. Notamment la culture qui nous est transmise dans ce lieu si particulier et si abominable qu'est la famille – dans la famille, précisément, on se reproduit, et on reproduit des stéréotypes qu'on a reçu de ses parents, qui les avaient reçus de leurs parents... la famille est un lieu de reproduction de stéréotypes, un lieu de déterminisme. Et c'est ce que nos responsables politiques disent. Vous avez certainement déjà entendu cette magnifique phrase de Vincent Peillon, qui est un grand hommage à vous, parents : *il faut arracher les enfants le plus tôt possible aux déterminismes familiaux, culturels, sociaux, religieux*. C'est la mission de l'école. Puisque l'école est publique, il n'y a plus de déterminisme mais au contraire la libération du futur citoyen en puissance et de l'élève de deux ans qu'on va enlever à ses parents.

C'est la raison pour laquelle nos gouvernants prennent en charge avec bienveillance, non pas notre éducation, mais notre rééducation, pour déconstruire progressivement ces stéréotypes qui nous ont été transmis dans ce lieu abominable qu'est la famille. Dans la famille, il y a des choses horribles, des religions, des cultures, des traditions, du patrimoine... Bref, toutes ces choses qui se transmettent et qui renferment les enfants. Quand vous, parents, voulez transmettre à vos enfants les valeurs que vous avez vécues et dont vous avez hérité, quand vous voulez transmettre la foi, vous ne faites qu'enfermer les enfants dans une aliénation culturelle. De fait, vous les prédéterminez, alors qu'il faudrait au contraire les laisser libre, les laisser aussi libre que ces enfants qui, par la grâce de la nouvelle législation australienne, vont pouvoir choisir eux-mêmes quand ils auront l'âge de raison leur propre sexe, parce que les parents se seront abstenus, dans un courageux

agnosticisme, de leur infliger une détermination, quelle qu'elle soit.

La culture est ainsi coupable. La transmission est coupable. La transmission nous aliène et il faut s'en débarrasser. Il faut déconstruire la culture. Cette conception est liée à la définition même de la modernité en philosophie – la modernité commence avec le travail de Descartes, avec le doute méthodique. Souvenez-vous la vie de Descartes et son œuvre. Vous vous rappelez certainement la petite phrase *je pense donc je suis*. Elle s'inscrit dans un contexte très précis. Descartes, c'est l'homme moderne, Descartes c'est nous tous.

Descartes a 40 ans, il a été un très bon élève quand il était jeune. Il a beaucoup de choses dans son esprit, beaucoup de convictions et d'un seul coup à 40 ans il fait une crise de milieu de vie. C'est une crise de milieu de vie qui est quand même très littéraire... *j'ai été nourri aux lettres dès mon enfance et (...) j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes*, je me rendis compte que je n'avais pas fait un pas de plus pour sortir de mon ignorance. *Je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs...* On m'a mis dans l'esprit beaucoup d'idées, et je ne les ai pas choisies.

Le drame est que j'étais un enfant. Pendant que j'étais un enfant, ma raison critique n'était pas encore complètement développée. Pendant que ma raison critique n'était pas encore développée, mes parents et mes précepteurs m'ont fait entrer dans l'esprit quantité d'opinions dont je suis incapable de dire si elles sont vraies ou fausses. Le drame de l'homme moderne est exprimé dans cette magnifique formule de Descartes : *(...) pour ce que nous avons été enfants avant d'être homme et qu'il nous a fallu longtemps subir la sujétion de nos précepteurs*. Nous étions les sujets de nos maîtres qui nous ont déterminés à être ce que nous sommes.

Descartes alors se retire dans sa maison de campagne, et écrit les Méditations métaphysiques au coin du feu. Ces Méditations commencent par le doute méthodique : maintenant, je vais douter de tout ce que j'ai reçu. Je doute de tout ce que j'ai cru vrai jusque-là, je le déconstruis progressivement. La différence entre Descartes et les relativistes que nous sommes aujourd'hui est qu'il y a reconstruction après... Mais le mouvement pour reconquérir les certitudes commence par un moi... Descartes le dit : *je me résolus de ne trouver d'autres savoirs que celui que je pourrais trouver en moi-même*. On reconstruit tout le savoir, toute la connaissance du vrai, du bien et du juste, mais à-partir de l'individualité. *Je pense, donc je suis*. La modernité commence par cette affirmation de l'individu au détriment de l'héritage. Déconstruction d'un héritage. Déconstruction de la culture, pour

reconstruire et certifier. *Je pense donc je suis*. La modernité commence par *l'ego cogito, ergo sum* de Descartes.

C'est en beaucoup moins bien dit et beaucoup moins bien écrit ce que nous propose aussi Najat Vallaud-Belkacem en déconstruisant les stéréotypes sexistes. C'est là où je dis que les politiques ne sont pas conscients de ce qui les traverse. Ils croient faire l'histoire mais c'est l'histoire qui les fait. Ils croient produire de grandes idées mais ce sont ces grandes idées qui produisent leur propres discours. La meilleure preuve en est qu'ils le disent beaucoup moins bien que ceux qui l'ont dit en premier. *Déconstruire les stéréotypes sexistes*, c'est moins beau que *pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres...* Il faut lire le Discours de la méthode, vous allez lire toute l'histoire de la société contemporaine dans les premières pages. C'est notre autobiographie collective.

Tout cela nous amène à dire que le propre de cette conception (prenons par exemple le travail de Rousseau : il y a une dimension pédagogique dans l'Émile) est qu'elle ignore en profondeur la réalité de la culture. La culture n'est pas ce qui nous emprisonne, mais au contraire ce dans quoi naît une liberté. Bien sûr, les cultures sont toujours particulières. Il y a une pluralité de cultures, mais c'est à l'intérieur de la culture que nous naissons à la liberté et que nous naissons à la conquête de notre propre singularité.

Le premier exemple de ce qu'est la culture, la première figure de la culture est la langue. Rentrer dans votre culture, c'est d'abord apprendre à parler. Les cultures, comme les langues, sont particulières. Il n'y a pas de langage universel. Ce langage n'est pas, comme l'aurait voulu Descartes, déduit de façon géométrique. C'est un langage qui a son histoire, accidentée, heurtée. Dans le langage, il y a une tradition qui est faite de contingences, d'accidents et d'aléas. Mais c'est à l'intérieur d'une langue, d'une langue particulière, que nous pouvons découvrir ce que nous sommes. En-dehors de la langue, c'est-à-dire en-dehors d'un univers culturel, il n'y a pas de pensée, il n'y a pas de pensée libre, il n'y a pas d'individualité véritablement vécue.

Ce que la théorie du genre et ce que notre société moderne ignorent de façon géniale – c'est la raison de leur condamnation portée sur la famille, c'est pour cela qu'il s'agit d'une question très importante – est que l'homme est par nature un être de médiation... un être de culture, c'est-à-dire un être de médiation. Il faudrait une soirée entière pour en parler tellement cela est beau et mystérieux. L'homme est par nature un être de médiation. Pour

le dire concrètement : je ne suis pas im-médiatement moi-même. Être soi-même, ce n'est pas immédiat. Il faut devenir soi-même. C'est une devise qui remonte à l'apparition de la philosophie : *deviens ce que tu es*. Cette formule paraît curieuse. Si l'on veut devenir quelque chose, c'est qu'on ne l'est pas encore. En terminale, le rêvais de devenir professeur de philosophie. Maintenant, je n'en rêve plus, je le suis. Mais ce qui est profondément en jeu dans notre existence, c'est pourtant malgré tout de devenir toujours un peu plus nous-mêmes.

Celui à qui on ne transmet rien en termes de repère culturel, en termes de normes et de règles dans lesquelles pourra se construire une liberté nouvelle, on ne lui transmet même pas le moyen d'accéder à ce qu'il pourrait être profondément. Être libre, ce n'est pas être spontané. Être libre, ce n'est pas immédiat. Être soi-même, ce n'est pas immédiat. Regardez un grand artiste. Pour composer quelque chose d'aussi singulier, d'aussi incroyablement singulier qu'un Nocturne de Chopin, il a fallu que Chopin fasse des gammes. Ce n'est pas quand on s'assied devant un piano et qu'on tape au hasard sur les touches qu'on fait quelque chose de libre, de singulier, de personnel. C'est quand on a précisément connu cette médiation, qu'on entre dans une culture, avec sa discipline, avec ses règles, avec ses lois, et que d'une certaine façon on accepte de la recevoir.

Le propre de l'homme moderne est qu'il ne voudrait rien avoir à recevoir. Il ne voudrait rien avoir reçu des autres. Mais l'homme est par principe et par nature un être de médiation. C'est d'ailleurs notre grande différence avec l'animal. Même si on n'arrivait plus à en voir aucune, ce serait encore notre seule différence avec l'animal. L'animal est un être d'immédiateté, en tout cas pour une très grande part. C'est d'ailleurs quelque chose de fascinant pour nous.

Prenons l'un de mes exemples favoris, l'exemple du coucou. Le coucou est un animal fabuleux. Le coucou, comme vous le savez, ne fait pas de nid. La maman coucou pond ses œufs dans le nid d'un autre oiseau. La petite merlette, par exemple, fait son nid, pond ses œufs et s'en va chercher de la nourriture. Le coucou passe et pond son œuf dans le nid de la petite merlette. La petite merlette revient, elle n'a pas compris – elle ne sait pas compter d'ailleurs – elle couve tous les œufs. Il se trouve que l'œuf du petit coucou arrive à maturation avant les autres. Le petit coucou casse sa coquille, il sort la tête de l'œuf. Quelle est la première chose que fait le petit coucou ? Il casse les autres œufs et les jette par-dessus bord. La question est la suivante : qui a appris au petit coucou ce qu'il devait faire pour éliminer ses concurrents dans la lutte pour la vie ? Personne. C'est incroyable, inouï.

Ce qu'on appelle l'instinct chez l'animal, c'est-à-dire cette immédiateté, qui fait que l'animal n'a pas besoin d'une médiation pour posséder toutes les facultés qui lui seront nécessaires pour survivre, est un phénomène incroyable. Le propre du philosophe est de s'étonner – s'étonner est s'émerveiller aussi en grec – et cela est justement mystérieux pour nous. A côté de cela, l'instinct du petit bébé humain est considérablement réduit. Le bébé peut crier quand il a faim, mais à part cela... si vous le laissez tout seul, il ne se débrouillerait pas longtemps. On pourrait prendre une infinité d'exemples : les petites araignées et les petites tortues de mer qui, lorsqu'elles sortent du sable, courent vers la mer car elles savent que les oiseaux vont les manger...

Bref, il y a une immédiateté de l'animal qui est exceptionnelle. Chez l'homme, ce n'est pas le cas. L'homme est naturellement capable de parler. Mais pour accomplir sa faculté de langage, il doit rencontrer d'autres hommes qui vont lui apprendre à parler. Qui nous a donné à nous-mêmes ce que nous sommes ? C'est ce tiers que nous avons rencontré et qui est, pour les plus chanceux d'entre nous, nos parents. Vous le savez, vous, parents : donner à un enfant sa propre liberté, l'enfanter à sa propre liberté, à sa propre personnalité, à sa propre singularité, suppose cette médiation qui prend un temps infini et suppose même parfois la part de lutte qu'il peut y avoir dans cette médiation. Cela suppose de lui transmettre ce qui, dans la culture, accomplira sa propre nature.

C'est quelque chose de très mystérieux que nous ayons de façon étonnante à nous recevoir des autres, et à nous recevoir en particulier de cette première figure de médiation que sont, pour chacun d'entre nous, nos parents. C'est la clé d'un mystère, c'est la clé d'une tragédie, parce que de fait ce n'est jamais acquis de devenir soi-même. Nous ne sommes jamais véritablement coïncidents avec nous-mêmes, ce qui est la cause de notre malheur, la raison pour laquelle nous ne sommes jamais tout à fait d'accord avec nous-mêmes, tout à fait biens, tout à fait épanouis, nous avons toujours à nous rapprocher de notre propre personne, de notre propre liberté, de notre propre singularité. C'est la cause de cette difficulté que nous avons à être nous-mêmes. Être soi-même, c'est très difficile. Être soi-même, être naturel, être simple, il n'y a rien de plus difficile. C'est peut-être même l'enjeu de l'existence. Il n'y a rien de plus difficile, et en même temps, ce qui est magnifique, c'est que notre vie est caractérisée toute entière par cette progression, alors que dans son immédiateté, l'instinct animal est caractérisé par quelque chose de complètement cyclique.

Depuis qu'il y a des merles et des coucous, les coucous font le même coup aux merles, et les merles se font toujours avoir par le coup du coucou. Cela ne changera jamais tant qu'il y aura des coucous et des merles. Ils recommenceront à se jouer le même tour. Il faudrait

évidemment nuancer tout cela, car il y a une part d'évolution dans l'animalité et il y a aussi une part d'instinct chez l'homme. Malgré tout, le coucou n'invente pas de technique pour améliorer sa méthode, et le merle n'invente pas de technique pour parer le coup du coucou. De fait, c'est aussi pour cela que tout va bien chez les animaux. Dans la ruche, vous n'avez jamais des abeilles qui proposent d'instaurer la démocratie, de faire la révolution et de couper la tête de la reine. Il n'y a pas de crise dans la ruche.

Je crois que nous avons besoin de nous réconcilier avec la culture comme ce dans quoi naît notre liberté. C'est vrai en particulier de cette question de la différence sexuée. C'est très important. Précisément, ce n'est pas facile d'être soi-même, ce n'est pas facile d'être un homme, ce n'est pas facile d'être une femme. La culture est ce dans quoi nous arrivons à conquérir notre propre personnalité dans sa singularité. Là encore, la première figure de la culture est ce qui nous aide à élaborer, à comprendre, à apprivoiser cette différence qui, quoi qu'en dise la théorie du genre, traverse notre expérience de façon radicale, bouleversante.

Prenez par exemple les mots les plus fondamentaux qui désignent la différence des sexes. Le mot de mère : j'ai travaillé dessus avec mes élèves cette année, parce que le programme de philosophie est la matière. Matière vient du latin *mater, materia*. La mère a une relation singulière avec la nature, une relation indépassable. Quelle est la grande différence entre les hommes et les femmes ? Les femmes donnent corps à un enfant. Les femmes donnent corps à l'humanité. L'immense différence qui traverse notre humanité est cette différence-là. C'est cette expérience que nous, les hommes, ne connaissons jamais et qui constitue pour nous un mystère insondable : le fait de pouvoir engendrer le corps d'un autre. La mère a dans la relation d'engendrement une position, une responsabilité tout à fait singulière, une place à part et parfaitement inouïe. Dans le simple mot de mère, *mater*, il y a cette racine qui traverse la culture et qui nous aide à apprivoiser, par l'étymologie, par la racine même du mot, ce qu'est une mère et la singularité de la maternité.

Le mot de père, maintenant. C'est plus compliqué et aussi très polémique. Le mot de père, *pater*, vient de la racine indo-européenne *pat*, qui désigne d'une façon générale la nourriture. On retrouve *pat* dans pasteur, celui qui fait paître le troupeau, celui qui nourrit les brebis. Le père, *pater*, a une relation particulière avec la fonction du travail qui consiste à nourrir, à apporter la nourriture au couple de la mère et de l'enfant. Évidemment, c'est ce que Najat Vallaud-Belkacem appelle un stéréotype sexiste.

Vous remarquerez à cette occasion-là que déclarer la guerre aux stéréotypes sexistes, c'est

déclarer la guerre à la culture toute entière, puisque la culture tout entière est traversée par la différence des sexes. Regardez notre façon de nous habiller : c'est un fait culturel. La façon de nous habiller est toute entière traversée par la différence entre les hommes et les femmes. C'est quelque chose qui habite toute les sociétés. Si on déclare la guerre aux stéréotypes sexistes, on déclare la guerre à la culture. Tant qu'il y aura de la culture, il y aura des stéréotypes sexistes. On déclare la guerre à la langue en particulier, à cette langue dont Roland Barthes disait qu'elle est fasciste : la langue nous impose un ordre dont nous ne voulons pas.

Pour revenir à cette racine, *pater*, ce qui est fabuleux est de se dire que dans la différence des mots père et mère, on lit déjà un indice de la responsabilité singulière de l'homme et de la femme à l'intérieur de la famille. C'est merveilleux de se dire que de tout cela, nous sommes les héritiers, et que cette tradition culturelle nous aide à apprivoiser notre propre nature. Dites-vous que quand un enfant dit pour la première fois papa, il parle indo-européen. C'est la culture qui traverse les millénaires pour nous apprendre à nous reconnaître, pour nous aider à apprivoiser cette différence qui est si difficile à porter et qui distingue l'homme de la femme.

Là encore, la question qui est posée est : quel regard voulons-nous porter sur la culture ? Voulons-nous continuer de faire la guerre à la culture ? De fait, on va continuer à faire la guerre à la langue. Cela va être abominable. On va faire la guerre à l'orthographe. On écrira tous les mots avec *-ées*. Najat Vallaud-Belkacem – toujours elle, décidément nous avons beaucoup parlé d'elle, non pas qu'il s'agisse d'une grande référence philosophique – a lancé un concours pour les lycéens et les étudiants pour illustrer la thématique de l'égalité. Ce concours s'appelait égalité avec un *e* ; égalitée. Ils ont réussi à ajouter un *e* à un mot féminin.

On a décidé qu'on allait faire la guerre à la langue, parce que la langue nous insupporte : que le mot égalité n'ait pas de *e* féminin à la fin paraît scandaleux. L'idée que le genre neutre soit par principe lié à l'accord masculin est quelque chose qui va devenir, vous allez voir, insupportable. Il faut compter en nombre de mois l'arrivée du moment où l'administration va imposer l'écriture en *-ées*. Quand j'étais à Normale Sup, il y a quelques années, toutes les communications de l'administration étaient déjà écrites comme cela : les Normalien-nes, les étudiant-es. Donc l'égalité-e. On va faire la guerre à la langue, parce que la langue est cette marque de la culture qui est traversée par la différence des sexes et qu'on a décidé de la déconstruire.

La question qui est posée est encore la suivante : voulons-nous poursuivre cette entreprise de déconstruction de la culture au nom de notre libération, ou voulons-nous accepter de nous réconcilier avec la culture, c'est-à-dire tout simplement voulons-nous accepter d'avoir quelque chose à recevoir de l'humanité qui nous précède, de ce qu'elle a élaboré au fil des siècles, de ce qu'elle a mûri pour nous aider à devenir un peu plus des hommes et des femmes ? Le grand risque de ce point de vue-là est que lorsqu'on aura déconstruit tous les stéréotypes sexistes, quand on aura déconstruit la culture, on risque de revenir à ce qu'il reste malheureusement dans l'homme quand la culture ne l'a pas civilisé, c'est-à-dire la barbarie.

Je le vois comme enseignant dans des lieux – j'imagine que ce n'est pas le cas à Saint-Cloud, où des familles vigilantes et attentives veillent sur ce qui est transmis à leurs enfants... Mais j'ai enseigné en zone urbaine sensible, et dans des lieux où les familles ne savent pas transmettre une culture parce qu'elles sont souvent déracinées et qu'il n'y a quasiment plus de traditions culturelles à transmettre ; dans ces lieux où l'éducation nationale n'enseigne plus rien parce qu'elle n'apprend plus qu'à déconstruire et qu'elle rééduque au lieu d'éduquer ; dans ces lieux-là, nous n'aboutissons pas à plus de liberté, à plus de singularité, de créativité, c'est malheureusement le contraire.

C'est encore une question fondamentale qui engage d'une façon générale le regard qui est porté sur l'éducation, et d'une façon particulière le regard qui est porté sur la famille. Est-ce que nos dirigeants politiques veulent continuer à regarder les familles comme l'ennemi de la liberté des enfants, ou est-ce que nous allons réussir à comprendre enfin que ce n'est jamais que dans une famille que se construit une liberté authentique ?

Nous arrivons au troisième point, la réconciliation avec la différence. Je vais aller très vite, mais c'est un point qu'il faut absolument évoquer. La société contemporaine a beaucoup de mal à vivre la différence. Elle a beaucoup de difficultés dans son rapport à la différence. Si l'on devait la définir pour nos successeurs dans quelques millénaires, je dirais que le propre de la société contemporaine est son incapacité de vivre la différence. Cela peut paraître curieux, parce que je fais partie d'une génération, comme certains dans cette salle, qui a été baignée pendant toute son adolescence par l'incantation du respect des différences. On en a fait des chansons, des clips de rap, etc. Le respect, la différence, la tolérance...

On ne nous a parlé que de cela, mais en réalité c'est souvent quand on parle beaucoup

d'une chose qu'il y a un symptôme derrière, quelque chose de pas facile à vivre. Je crois qu'on a une difficulté très profonde à considérer la différence. Toute différence nous apparaît comme une inégalité, toute inégalité comme une injustice, et toute injustice comme un scandale.

C'est le cas de plusieurs différences fondamentales. J'en ai évoqué une à l'instant, la différence entre l'homme et l'animal. Quand vous êtes professeur en terminale, il y a un cours dans l'année qui est horrible, vraiment atroce. Le cours lors duquel vous recevez les boulettes en papier dans la figure, ce n'est pas le cours sur la politique, lors duquel tout se passe bien, ni celui sur la religion où vous pouvez dire à peu près ce que vous voulez, mais c'est de façon curieuse le cours sur le langage.

Lors de ce cours, vous êtes obligé de dire à un moment à vos élèves que le fait d'avoir un langage articulé est le propre de l'homme. L'animal ne parle pas. Il y a une communication animale, bien sûr, qui est tout à fait extraordinaire. Vous avez compris, je n'ai aucun mépris pour les animaux. Les animaux ont une communication qui par bien des aspects est considérablement plus efficace que la nôtre. Avec notre propre langage nous sommes parfois bien incapables de nous comprendre. Mais les animaux ne parlent pas au sens où ils ne produisent pas ce système de signes; pour le dire de façon triviale, ils n'écrivent pas de dictionnaire.

Lorsque vous dites cela, c'est la révolte, quel que soit d'ailleurs l'endroit où vous enseignez. Tous les élèves protestent. *Vous dites que mon chien ne parle pas... pourquoi mon chat n'aurait pas des émotions ou des sentiments ? Je vois bien quand mon cheval est content de me voir... ce n'est pas parce que vous ne comprenez pas les poissons rouges que vous pouvez dire qu'ils ne parlent pas...* Maintenant, je connais tous les exemples de Sciences et Vie Junior : les dauphins se donnent des prénoms, les bonobos comptent jusqu'à 4... Je connais tout cela par cœur.

Vous vous défendez pied à pied avec prudence. *Non, je n'ai rien contre votre chat...* vous avez compris, j'ai beaucoup d'admiration pour le règne animal. Il ne s'agit pas là de mépris. Il ne s'agit pas de désigner avec condescendance une infériorité de l'animal. Mais quand même, vous êtes obligés de vous battre pied à pied pour conclure au bout de deux heures que peut-être les dauphins se donnent des prénoms et les bonobos comptent jusqu'à 4... Mais jusqu'à preuve du contraire, on n'a jamais vu de bonobo composer un sonnet d'amour au soleil couchant, désespéré devant sa tragédie sentimentale. Vous vous dites que vous avez dû passer 2 heures à dire qu'il y a une différence entre l'homme et l'animal,

différence dont vous pourriez penser qu'elle saute aux yeux.

Mais de fait – et c'est très important – rien ne saute jamais aux yeux. Le problème du monde contemporain est qu'il n'y a pas de vérité. Mais le problème que nous pourrions avoir lorsqu'on a des convictions très fortes est de penser qu'il y a des évidences. Mais il n'y a pas d'évidences. Vous voyez, on parle du genre aujourd'hui, et le genre a déjà bien accompli son œuvre. L'année dernière, nous avons été nombreux à défiler pour dire qu'il y a une différence entre l'homme et la femme, et cela nous paraissait élémentaire, mais en fait non. C'est vrai, bien sûr. Mais ce n'est pas évident. Il y a beaucoup de gens qui ne voient plus la différence entre l'homme et la femme, de la même façon que mes élèves ne voient plus la différence entre l'homme et l'animal. Cette différence leur apparaît comme une injustice scandaleuse. Si je dis qu'il y a une différence entre l'homme et l'animal, c'est scandaleux.

Cela me permet d'anticiper un peu, puisqu'on est en train de parler de débats de société : le prochain débat de société sera celui-là. C'est la question de l'antispécisme. Maintenant, le genre, c'est terminé. Vous avez compris, les hommes et les femmes, c'est pareil, c'est acquis. On a passé la première étape. Maintenant, on va montrer que l'homme et l'animal, c'est la même chose. Ce sujet est déjà très avancé. Vous allez le voir de plus en plus surgir dans le débat politique et culturel. Par exemple, une soixantaine d'intellectuels ont signé une pétition pour que les animaux ne soient plus reconnus par le code civil comme des *biens meubles*. C'est très choquant que mon chat soit un bien meuble, il faut qu'il soit reconnu comme un être sensible – mais alors, nous sommes quoi ? Des êtres sensibles aussi. CQFD.

Cela va se multiplier. Il y a plein d'entrées : le bien-être animal – il faut quand même que les cochons aient plus de place dans les abattoirs. Je ne suis pas du tout contre en soi, il faut faire attention à ce que les animaux soient bien traités. Un des prismes dont vous entendez déjà parler est le débat sur la corrida. Pourquoi le débat sur la corrida d'ailleurs ? Après tout, manger des poulets ne nous distingue pas du lion qui mange des antilopes : on ne fait rien d'autre que notre boulot de carnivore. On est des animaux comme les autres. Mais quand on va à la corrida, c'est différent : on regarde le spectacle de la souffrance de l'animal, on en jouit de façon gratuite et cela, aucun animal ne le fait. D'ailleurs l'antispécisme dit toujours que les animaux sont peut-être des animaux, mais que seul l'homme est bestial : les animaux ne tuent que pour manger. On retrouve une proximité extraordinaire avec le genre, qui dit que les hommes et les femmes sont la même chose, mais que les hommes sont plus coupables que les femmes. C'est un point très important,

vous allez voir venir de plus en plus dans le débat contemporain l'idée qu'il n'y a pas de différence entre l'homme et l'animal.

La deuxième différence fondamentale qui nous est devenue invisible est la différence entre l'adulte et l'enfant. Vous y êtes confrontés dans votre métier d'éducateur, et le fait que dans la société contemporaine, l'idée que l'adulte ait une parole d'autorité, une parole différente dans sa qualité propre de celle de l'enfant, c'est en soi une idée qui n'est plus évidente, et qui rend très difficile la position des éducateurs qui n'ont pas eu l'occasion d'entendre un vrai discours sur leur mission propre.

Évidemment, la différence fondamentale que nous n'arrivons plus à voir est la différence entre l'homme et la femme. C'est celle dont nous avons le plus parlé ce soir et qui nous préoccupe les plus en ce moment. Là encore, nous interprétons cette différence comme un scandale. Cette égalité que nous voudrions construire n'est pas une égalité dans l'acceptation et le respect des différences mais une égalité dans l'uniformisation absolue des conditions.

Je vais m'arrêter là, mais encore une fois, la question qui est posée est la suivante : est-ce que nous voulons nous réconcilier avec cette différence qui traverse notre humanité ? De fait, il est permis de penser que la différence entre l'homme et la femme, la capacité de donner chair à un enfant et cette capacité différente, cette faculté différente qui est celle de l'homme, il est permis de penser que cette différence nous traverse de façon très profonde, et que ce n'est pas une différence anodine. C'est au contraire l'une des différences autour desquelles se structurent notre humanité et notre personnalité. Voulons-nous continuer de considérer que cette différence est un scandale et une injustice en soi, ou voulons-nous accepter de nous réconcilier avec elle, pour nous accepter tels que nous sommes dans la singularité de notre existence ?

Là encore, je crois que nous avons un point d'appui merveilleux pour entrer en dialogue avec nos contemporains : on a tellement entendu parler de respect des différences, que d'une certaine façon nous n'avons rien d'autre à faire pour répondre à la théorie du genre, que de dire : par pitié, laissez-nous être ce que nous voulons. En particulier, c'est le meilleur argument pour les femmes. De fait, la différence qui est profondément menacée par le concept de genre est celle que vous incarnez, vous les femmes.

Prenez par exemple la question du rapport au travail. Je ne prétends pas répondre à cette question de façon exhaustive. C'est complexe, et je ne souhaite surtout pas rentrer dans

une facilité de langage qui consisterait à dire que les hommes travaillent et les femmes sont au foyer. Mais malgré tout, c'est très intéressant de voir qu'aujourd'hui, on prétend vous libérer, vous les femmes, des normes sexistes qui pèsent sur vous. Mais on remplace ces normes par une autre norme, qui est d'autant plus sournoise qu'elle ne dit pas son nom, et qu'elle se présente comme une libération, c'est-à-dire comme le contraire d'une norme.

Elle dit que pour être vraiment libre, et pour être reconnue comme vraiment libre, vous devez travailler. Non seulement vous devez travailler, mais vous devez vouloir récupérer, de façon assumée, tout ce qui a constitué le stéréotype machiste le plus absolu. Vous ne devez pas seulement vouloir travailler, vous devez aussi vouloir faire carrière, gagner de l'argent, avoir de l'ambition, avoir des postes de responsabilité, écraser les autres, etc. Et si vous dites que vous avez envie de vivre votre vie professionnelle de façon un peu différente, un peu singulière, d'avoir une relation avec votre environnement familial qui soit un peu différente, un peu singulière, on vous dira que vous êtes aliénée, et on fera peser sur vous le spectre d'une condescendance définitive, celle qui fait qu'on vous regardera définitivement comme quelqu'un qui assume sa propre aliénation et s'en rend complice.

Voyez encore Najat Vallaud-Belkacem – dernière citation – qui disait sur un plateau de télévision, à propos de la question des crèches, question cruciale pour les élus locaux : je suis très étonnée, parce que je reçois des courriers de femmes qui me disent : c'est très bien que vous fassiez des places en crèche, mais laissez-nous aussi, aidez-nous aussi à prendre du temps dans la famille avec nos enfants, et plus de temps que notre mari, si c'est la façon dont nous voulons vivre tous les deux notre vie de couple. Laissez-nous la vivre ainsi. Et elle ne disait pas qu'il faut entendre leur demande. Elle disait : c'est quand même incroyable le poids des stéréotypes sexistes.

Il faut vous libérer, il faut vous dépêcher de vous débarrasser de ces stéréotypes qui vous aliènent. Tant que vous aurez décidé d'incarner une façon d'être humain qui soit un peu différente de ce stéréotype masculin dans ce qu'il a de plus caricatural, on ne vous reconnaîtra pas comme étant véritablement libérée, comme étant véritablement respectable comme femme. C'est là le point fondamental qui peut nous aider à engager le dialogue.

Il y a quelques années, une tribune a été publiée dans le Monde par la présidente d'une association qui s'appelle *osez le féminisme !*, et sa tribune s'appelait : *Il faut devenir indifférent aux différences*. Elle disait : tant qu'il y aura une différence entre hommes et femmes, dans le rapport au travail notamment, il y aura une aliénation et des inégalités.

J'avais répondu : *femmes, ne devenez pas des hommes comme les autres !* C'était le titre de la tribune. Elle disait au fond : je suis plus féministe que vous. J'espère qu'on va laisser les femmes être exactement ce qu'elles voudront. Bien sûr qu'elles travaillent si elles veulent, et qu'on les y aide, évidemment. Mais qu'on les laisse aussi être exactement ce qu'elles auront envie d'être, et pourquoi pas si elles le veulent, quelque chose d'un peu différent, d'un peu singulier. Comme il serait extraordinairement triste que nous construisions ensemble, sous prétexte d'égalité, un monde d'uniformité où n'existerait plus entre nous cette différence qui fait, en réalité, l'identité même de notre humanité, sa fécondité au sens le plus large !

Dans un monde d'uniformité, il n'y a plus de relation à l'autre possible, tout simplement parce qu'il n'y a plus d'autre, il n'y a plus qu'une copie identique de moi-même. Je crois que nous pouvons nous battre pour une véritable liberté, pour un authentique respect des différences, en essayant d'exiger, chacun d'entre nous, que les différences qui nous traversent soient authentiquement respectées et protégées, en particulier cette différence miraculeuse dans le monde qui s'appelle la féminité. Merci beaucoup.

Question : *Merci beaucoup pour cette conférence splendide et claire. En vous écoutant, je pensais à Jean-Paul II à l'UNESCO nous disant : je suis le fils d'une nation qui a conservé son identité et sa souveraineté grâce à sa culture. Veillez sur votre culture comme sur la prunelle de vos yeux. Elle est ce qui fonde dans l'homme l'humain. La guerre qui nous est faite est effectivement une guerre culturelle, et je crois que c'est là que notre combat doit se mener. Je vous dirais bien que faire ?, mais...*

Réponse : C'est la question... La première chose, c'est que si la conférence de ce soir peut avoir une seule efficacité, c'est de nous aider à repérer où se joue l'essentiel. De ce point de vue-là, cela pose aussi une grande espérance. Comme je le disais au début, le piège serait de croire que ce qui se passe est d'abord politique. Le piège serait de croire – je vous demande pardon de reparler de cette personnalité qui est une sorte d'allégorie de la société contemporaine – que Madame Vallaud-Belkacem est l'acteur de ce qui se joue, et de se concentrer sur elle, de se concentrer d'une façon générale sur la politique, comme étant le lieu de l'action. Comme s'il fallait reprendre le pouvoir pour pouvoir agir. C'est la

grande erreur, c'est l'erreur suprême. En réalité, nos politiques contemporains ne sont que le produit de ce mouvement qui est un mouvement de plusieurs années, de plusieurs décennies, et même, je n'ai pas peur de le dire, de plusieurs siècles.

A la question *que faire ?*, il convient d'abord de réfléchir à ce qui est en train de se jouer, pour savoir comment agir. Voilà qui est à la source d'une espérance considérable. On pourrait être un peu déprimé en se disant : on est peu nombreux, on ne voit pas très bien comment on va reprendre le pouvoir. On a tout le monde contre nous : les médias, les politiques... la droite n'a pas l'air de valoir beaucoup mieux que la gauche... on ne voit pas tellement de quoi va venir notre salut. Donc, s'il fallait attendre d'avoir le pouvoir pour commencer à agir sur la société, cela prendrait du temps, et on serait, là encore, résignés à être spectateurs fatalistes de ce qui se joue autour de nous, et sur lequel nous sommes bien impuissants.

Mais si on prend en considération la réalité de ce mouvement dont la société est traversée, on comprend mieux que c'est une réalité culturelle. Je crois que nous, les chrétiens, nous devrions en être spécifiquement conscients, parce que nous savons que le grand événement dans l'histoire de l'humanité, le plus grand événement, celui qui emporte tout, cela n'était pas un événement politique, cela n'a pas été un événement économique, cela n'a pas été un événement médiatique, mais c'est d'abord une Parole, c'est simplement l'efficacité d'une Parole de vérité. C'est l'événement inouï que constitue dans l'histoire, pour nous chrétiens, la Parole du Christ.

Remarquez bien que le Christ, si nous sommes chrétiens, nous ne le suivons pas seulement dans le contenu de son enseignement, mais aussi dans sa méthode. Si nous étions – pardonnez-moi cette supposition hasardeuse – à la place de Dieu le Père, avec nos raisonnements humains trop humains, et que nous voulions bouleverser de façon définitive l'histoire de l'humanité, nous aurions probablement envoyé notre Fils sur terre pour prendre le pouvoir dans l'État le plus puissant au moment de sa plus grande puissance. Bref, on l'aurait fait Barack Obama. On se serait dit, au moins Barack Obama peut agir. Il a le monde entier à ses pieds. Il a le pouvoir. Mais en réalité, non, pas du tout. Quand on propose la couronne au Christ, il s'enfuit en courant.

C'est quand même une leçon pour nous. Ne croyons pas que les choses se jouent dans la politique. Les choses se jouent d'abord de l'intérieur. Et si j'ai parlé ce soir de conversion, ce n'est pas anodin. Ce que notre société a à vivre, c'est une conversion, c'est-à-dire un événement intérieur. C'est cela le seul véritable progrès qui soit, et je crois que nous en

sommes tout proches. C'est pour cela que j'ai voulu identifier ces trois façons d'engager le dialogue. Au fond, la vérité est attendue. La parole que nous avons à apporter est me semble-t-il une parole de vérité.

On reconnaît un discours faux en logique au fait qu'il est contradictoire. Dans chacun des points que j'ai évoqués, nous lisons les contradictions de la société contemporaine, qui veut le respect des différences mais prône le stéréotype machiste absolu ; qui veut le respect de la nature mais continue de surmédicaliser le rapport au corps et de le traiter comme un hyper-objet que la technique devrait pouvoir manipuler à sa guise ; qui veut le respect de la culture et qui met de la culture partout, mais qui en même temps passe son temps à déconstruire les stéréotypes dont la culture est habitée. Donc, appuyons-nous sur les contradictions de notre époque pour engager le dialogue avec ceux qui nous entourent, parce qu'ils ont soif de notre parole, et vous devez vivre autour de vous... moi, je le vis comme enseignant, c'est pour cela que je suis devenu enseignant... Je le vis comme enseignant, et je le vis dans la relation que j'ai avec mes contemporains.

Que faire ? Peut-être d'abord cela, d'abord être des témoins, et pour cela, il n'est pas nécessaire d'attendre d'avoir le pouvoir. La grande espérance que nous pouvons avoir, c'est que si on regarde comment cet événement dont je parlais tout à l'heure s'est effectué dans l'histoire humaine, on voit qu'il s'est fait à partir de rien du tout. Là encore, si on était le Christ, – pardonnez-moi une nouvelle fois cette supposition hasardeuse – s'il fallait qu'on choisisse 12 bonhommes... on aurait formé à la limite des bataillons de militants... Mais supposons même qu'on travaille en petit nombre, en privilégiant la qualité à la quantité.

Pour former une équipe de 12 personnes, on aurait pris 2 financiers pour les sous, 3 communicants pour faire parler, on aurait pris 2 ou 3 politiques pour faire du lobbying, on aurait pris des gens un peu compétents... Mais le Christ a choisi 12 personnes faites exactement de la même pâte que nous, avec leurs défauts, leurs fragilités, leurs faiblesses, à tel point qu'ils les décrivent sans aucune pudeur, et à tel point que sur les 12, il y en a quand même un qui trahit. Ces 12 personnes – et qu'on soit catholique ou pas, tout le monde doit le reconnaître, c'est un fait historique – ces 12 personnes ont transformé l'histoire du monde. Si on est là ce soir au nom des Associations Familiales Catholiques, c'est à cause de cet événement initial qu'est la prédication du Christ relayée par les apôtres. Si dans tous les villages de France il y a une église, c'est à cause de cet événement initial. Cette Révélation existe. Elle a même laissé des traces matérielles. Elle a laissé des traces dans nos conceptions du monde, nos organisations juridiques, notre culture.

On est plus que 12 ici... Donc on est largement assez nombreux pour transformer l'histoire du monde ! La seule question est : sommes-nous assez convaincus nous-mêmes de l'importance de la parole que nous avons à transmettre à nos contemporains ? Si nous le sommes, c'est comme si c'était fait. Ce sera beaucoup plus facile pour nous que pour nos contradicteurs. Imaginez l'effort qu'il a fallu pour arriver à la situation dans laquelle on est aujourd'hui. Nous avons de la chance, parce que nous avons tout pour nous : on a la vérité pour nous, on a la nature pour nous...

Voyez les lycéens, vous leur expliquez en cours de Bio, parce que c'est dans les manuels de Bio, qu'on peut être un homme de sexe féminin avec une sexualité homosexuelle... Les braves lycéens, la nature se rappelle en eux. Quand on leur explique qu'il n'y a pas de différence entre les hommes et les femmes, cela ne les empêche pas d'éprouver ce que sont les pulsions qui traversent l'humanité de façon organique et biologique.

Nous, nous avons la nature pour nous, nous avons la vérité pour nous, nous avons l'expérience pour nous. Imaginez maintenant la tâche de nos contradicteurs. Rappelez-vous qu'il y a un siècle, Oscar Wilde était condamné au bague pour des soupçons d'homosexualité en privé. Il y a un siècle ! Je ne dis pas que c'était bien, mais imaginez qu'il ait dit à son voisin de cellule : tu sais, j'ai fait un rêve bizarre cette nuit, je me suis dit que dans un siècle, on se sentirait coupable d'être contre le mariage des homosexuels en Europe. Ce voisin lui aurait dit : tu es malade, cela n'arrivera jamais. Voyez la vitesse d'évolution ! En un siècle, on a réussi à faire croire à une majorité de gens qu'il faut se résigner à l'idée qu'un homme et une femme, c'est la même chose ; qu'un papa et une maman, il n'y a pas de différence, du moment qu'il y a de l'amour, c'est pareil.

Et comment ont fait nos contradicteurs – pour s'inspirer de leurs méthodes ? Ils n'ont pas pris le pouvoir. Si, il y a quarante ans, ils avaient créé un parti qui militait pour le mariage homosexuel, ce parti aurait fait 1% à toutes les élections et il ferait toujours 1% aujourd'hui. Par contre, ils ont réinvesti de façon très massive tous les lieux de la culture commune. Ils n'ont pas attendu d'avoir le pouvoir pour agir.

Et peut-être que c'est animé par notre espérance et notre désir non pas d'imposer une idéologie ou une contre-idéologie, non pas de faire un contre-lobby, mais de servir la vérité et de servir le bien commun de la société, peut-être que c'est aussi de cette façon-là que nous devons renouer avec l'action aujourd'hui. Cette action sera multiforme, elle sera variée, mais ce qui compte est que nous puissions réinvestir les lieux de la parole et du dialogue avec ceux qui nous entourent.

Question : *Merci beaucoup pour ces propos très éclairants. Vous nous avez montré quelles étaient les idées qui ont donné aujourd'hui les résultats que nous voyons aujourd'hui. J'ai lu récemment la déclaration d'un scientifique qui disait que l'homme qui vivrait 1000 ans est déjà né. Vous nous avez aussi rappelé qu'on nierait peut-être bientôt la différence entre les hommes et les animaux. Ma question est la suivante: dirigeons-nous vers un transhumanisme ?*

Réponse : la réponse est clairement oui. Merci beaucoup d'avoir posé la question. C'est une faute professionnelle de ne pas en avoir parlé ce soir. C'est peut-être là aussi un des défis qu'on va rencontrer dans les années qui viennent. Le transhumanisme, qui est une notion qui vous est peut-être encore étrangère, désigne cette idée que nous puissions construire par le pouvoir de la science un être qui dépasse les limites de notre humanité, et qu'on pourra appeler le transhumain ou le posthumain, l'être qui vient après l'humain, l'être qui vient après l'homme tel que nous le connaissons. Par exemple, pour reprendre ce fait précis du temps de la vie, un être qui vivrait indéfiniment, par exemple qui vivrait non plus quelques décennies, mais quelques siècles, et même pourquoi pas qui réussirait à vaincre de façon définitive la mort.

Vous avez peut-être entendu parler il n'y a pas très longtemps de cette innovation tout à fait remarquable, et qui est une sorte de coup de tonnerre dans le monde de la science, et aussi dans le monde de l'éthique scientifique: l'invention du cœur artificiel. On peut vous greffer un cœur artificiel. Imaginez un peu les conséquences. On peut vous greffer un cœur artificiel quand votre cœur va mal. Mais on peut aussi vous greffer un cœur artificiel pour éviter que votre cœur ne vous lâche, et considérer que le cœur est un pur élément technique de votre organisme qui est une pure organisation technique. Vous feriez la vérification tous les 50 ans, une petite révision, et c'est reparti. Et on pourrait imaginer de vous greffer des tissus, de régénérer vos tissus, on pourrait imaginer de modifier votre ADN pour que vos tissus ne se détruisent plus, on pourrait imaginer de recycler vos corps – comme une machine qui pourrait fonctionner indéfiniment si l'on recycle toutes ses pièces – pour que vous ne mourriez jamais.

C'est ce que l'on appelle le transhumain, ou le posthumain, et c'est aussi l'exemple de tout à l'heure du troisième bras ou du troisième œil. C'est aussi, de façon moins anecdotique, l'intelligence artificielle ou l'intelligence augmentée. Il pourrait y avoir une immense variété de développements que la technique permet de faire. On est au cœur de la question de la santé que j'évoquais tout à l'heure, et du rôle de la médecine.

On se dirige clairement vers le transhumanisme, et on le voit à plusieurs signes : d'abord, les progrès de la technique nous permettent de le discerner. Et de plus, ces progrès sont largement financés et poursuivis par de très grandes entreprises, la première d'entre elles étant Google, comme vous le savez peut-être, qui a massivement investi des ressources financières colossales dans la recherche scientifique sur les développements de la chimie, de la biologie, de la médecine, qui permettent de favoriser et de développer ces techniques qui nous conduisent vers le transhumain.

Il y a eu une polémique récente à travers les propos de ce généticien qui disait que l'homme qui vivrait 1000 ans est déjà né : les bébés nés aujourd'hui vivraient d'après lui mille ans. C'est un personnage qui est sujet à caution, parce qu'il est juge et parti. Lui-même dirige une entreprise de recherche en la matière, donc il a besoin d'investisseurs. De fait, la communauté scientifique ne rejoint pas du tout son diagnostic aujourd'hui, en disant qu'il y a énormément de choses qui ne sont pas du tout mises au point, et qui ne le seront pas avant un certain temps... Mais un certain temps, c'est peut-être assez peu de temps.

Du coup, on se trouve à la croisée des chemins. Nous avons déjà beaucoup parlé de ces questions indirectement et je n'y reviendrai pas. Je voudrais juste aborder une dernière question : la difficulté qui va être la nôtre dans les débats qui se joueront au cours de ces questions-là, c'est que dans l'ordre de l'éthique en général il faut distinguer entre un bien et un mal... ou alors, il faut distinguer entre deux maux, et choisir le moins pire des maux. Pour la première fois, on se trouve placé devant un discernement qui met en jeu deux biens, un bien apparent... Ne plus mourir... On n'est pas né pour mourir. On ne s'est jamais résigné à mourir. C'est ce que disait Bossuet : tous les hommes meurent mais pourtant tout le monde s'étonne de la mort... A un enterrement, tout le monde pleure, et tout le monde regarde le cercueil en s'étonnant de ce que ce mortel est mort. Il n'y a rien de plus évident que la mort, mais on ne s'est jamais résigné à la mort, on espère toujours pouvoir la vaincre.

La question qui est posée est donc la suivante : est-il bon d'imaginer une vie dont la mort serait supprimée ? C'est une question très compliquée. En tout cas, ce sera une discussion compliquée avec la société contemporaine. De ce point de vue-là, si vous voulez développer la discussion, il y a un magnifique texte du philosophe allemand Hans Jonas, qui date des années 70, qui s'appelle Le principe responsabilité. Hans Jonas répondait à un texte du philosophe Ernst Bloch, Le principe espérance, qui affirmait qu'on peut toujours

faire confiance à la science, qu'il n'y a aucune raison de la limiter, qu'il faut la laisser se développer à sa guise.

Hans Jonas répond en écrivant Le principe responsabilité. Il affirme que le développement de nos connaissances techniques augmente notre pouvoir d'agir, et qu'au fur et à mesure que notre pouvoir d'agir augmente, notre conscience morale doit s'étendre et s'aiguiser elle aussi, parce que quand est-ce que nous nous posons des questions de morale ? C'est quand nous avons une action possible. Quand vous ne pouvez pas agir, vous n'avez pas de problèmes moraux. C'est quand vous avez la possibilité d'agir que se pose la question de morale. Plus votre pouvoir d'action est étendu, plus l'interrogation morale doit être étendue.

Aujourd'hui l'homme possède une puissance technique inouïe. Il possède la puissance de détruire lui-même son propre environnement : c'est la bombe nucléaire. La bombe nucléaire marque une rupture fondamentale dans l'ordre éthique et philosophique, parce que c'est une rupture fondamentale dans l'ordre technique. Notre pouvoir d'agir s'étend désormais à la globalité des conditions de notre vie sur terre. Mais Jonas dit une chose qui est beaucoup plus importante encore : l'homme a le devoir de tout faire pour laisser à ses successeurs une vie humaine qui soit moins souffrante, moins fragile, moins vulnérable... mais l'homme a aussi le devoir de léguer à ses successeurs une vie qui soit encore une vie humaine, et non pas la vie d'une machine dans un corps... c'est peut-être à partir de cette question-là qu'il faut développer précisément notre confiance morale, pour pouvoir répondre à cet enjeu qui se présente pour nous de façon très concrète.

Question: je voudrais vous poser une question sur l'énergie du mouvement. Pour schématiser ma question, cette énergie du mouvement est soit tirée par la masse critique d'individus qui sont dans de l'égoïsme et de l'individualisme poussé à l'extrême, soit par des organisations qui ont tout intérêt à promouvoir ce type de mouvement. Quel est votre avis sur cette énergie qui sous-tend le mouvement ?

Réponse : c'est une question qui nous habite tous, et dont le problème est qu'il n'est pas possible d'y répondre de façon définitive. Je pense que ce qu'il se produit est le résultat d'un mouvement de très long terme. Vous voyez, on parle tout le temps de la crise. La crise désigne normalement un accident, quelque chose qui s'est mal passé. Je crois que ce qui se produit aujourd'hui n'est pas du tout un échec. C'est une réussite absolue. C'est une réussite d'un projet, d'une vision de l'homme et de la société, une vision du rapport de l'homme à la nature, une vision du rapport de l'homme à la culture, une vision qui est

parfaitement explicite et que vous pouvez lire – prenez Descartes, prenez Rousseau... vous pouvez la lire de façon parfaitement explicite dans ces textes.

Autant je crois que la situation n'est pas du tout un échec, mais le résultat d'un projet de long terme, autant je ne crois pas du tout à quelque chose comme le complot ou à l'action d'organisations structurées dont je pense qu'elles existent, mais qu'elles sont elles-mêmes dépassées par ce qu'elles portent. Encore une fois, vous allez peut-être penser que c'est de la déformation professionnelle, mais je crois vraiment que les grands événements de l'histoire sont des événements intérieurs, intellectuels, spirituels pour le dire autrement.

Par exemple, les Conventionnels qui ont voté la Déclaration des Droits de l'Homme, et qui en ont fait, par bien des aspects, un principe maçonnique – c'est une question qui peut se poser – étaient simplement persuadés de faire l'histoire. Ils avaient sans doute l'impression d'être très intelligents, et quand ils signaient ce texte-là, d'être des génies en train de transformer l'histoire humaine.

Mais ils ne se rendaient pas compte que l'idée que l'homme a par nature des droits avait été mûrie pendant des siècles par la Révélation chrétienne, et que la Révélation chrétienne a progressivement fait entrer dans les conceptions philosophiques, politiques, juridiques, l'idée que l'homme, par nature, a une dignité qui lui est propre. Ceux qui ont écrit l'idée que l'homme a par nature des droits, c'est en fait Saint Thomas d'Aquin, Saint Bonaventure, Saint Albert le Grand, autant de gens que les Conventionnels de 1789 n'avaient sans doute pas beaucoup lu, mais qui les inspiraient sans qu'ils ne s'en rendent compte. Je crois que les organisations, les structures, les mouvements politiques qui ont porté ces idées-là ne connaissaient pas pour la plupart même l'origine de leurs propres revendications.

Prenons un autre exemple. Quand Daniel Cohn-Bendit écrit sur les murs de la Sorbonne : Dieu est mort, tout est permis, il se croit certainement très intelligent avec sa bombe, mais derrière sa bombe c'est Nietzsche qui écrit. Et lui ne fait que tenir la bombe.

Tout cela pour dire que les organisations que nous voyons ou devinons à l'œuvre existent, bien sûr. Elles imposent leurs lois, bien sûr. Mais elles sont elles-mêmes traversées par des choses qui les dépassent. Pour répondre à votre question, je me permets une dernière excursion en dehors du domaine philosophique. Ce qui se joue, c'est d'abord quelque chose comme le choix fondamental qui nous concerne tous.

Vous parliez de l'individualisme et de l'égoïsme, et de fait, dans cette conception moderne

de la liberté, il y a quelque chose comme un individualisme absolu, la volonté de ne pas hériter, de s'être fait tout seul, de résister à tout ce qui s'impose à nous, de combattre notre propre corps, de combattre notre propre nature et de créer notre liberté dans cette résistance à la contrainte. Cette logique-là, ce peut être tout simplement celle que la foi nous aide à reconnaître comme le péché : la volonté d'imposer notre loi à tout ce qui nous entoure et de privilégier notre propre désir sur tout ce qui est autour de nous.

Il faut bien reconnaître que cette logique-là n'est pas simplement le fait de ceux qui sont à l'extérieur, mais qu'elle nous traverse aussi comme une tentation fondamentale. Il nous arrive tous de faire comme si la liberté était résistance à la réalité. Il nous arrive tous de violer ce que nous savons être vrai et réel pour imposer notre propre désir. Il nous arrive de rentrer dans cette logique individualiste et égoïste. La vraie frontière qui sépare le bien du mal ne se situe pas entre ceux qui sont dans cette salle et ceux qui sont en-dehors, elle passe à l'intérieur de chacun d'entre nous.

C'est la raison pour laquelle ce qui est en jeu profondément dans la conversion que nous avons à vivre collectivement, c'est cette dimension spirituelle. Cela n'est pas simplement un événement politique, cela n'est pas simplement un événement médiatique, cela n'est même pas simplement un événement intellectuel. C'est, au sens fort de ce terme, un événement spirituel qu'il nous appartient de vivre.

Nous sommes collectivement engagés, comme nous le dit Jean-Paul II, dans ce que l'Église nous aide à reconnaître comme des structures de péché, comme une civilisation qui se construit sur le refus de tout ce qui pourrait s'imposer à notre liberté, la volonté d'affirmer notre liberté contre tout ce qui pourrait se présenter à nous comme norme. Au fond, le choix que nous avons à faire, c'est exactement le même que le jardin d'Éden. Et s'il y a quelque chose de magnifique dans la société contemporaine, dans les enjeux auxquels nous avons à faire face, en tout cas pour moi qui suis catholique, c'est qu'il y a une espèce de transparence aujourd'hui des enjeux culturels et des enjeux spirituels les plus profonds, une transparence du choix du jardin d'Éden dans toutes les décisions actuelles.

Je ne dis pas par là qu'il faut tout interpréter en termes théologiques, mais malgré tout, toutes les interrogations spirituelles qui se présentent à nous, les discernements qui engagent la qualité morale de notre existence, nous les voyons de façon parfaitement lisible, reproduits à l'échelle de la société.

Tout se passe comme si la société était revenue dans sa forme la plus pure, à la question du

jardin d'Éden, et cela n'a peut-être pas toujours été le cas. Pendant très longtemps sans doute, on a pu s'illusionner sur les véritables raisons de l'évolution de la société. On a pu se tromper sur ce qui était en jeu. Aujourd'hui, à la mesure de la crise que nous traversons, les choses apparaissent dans leur nudité, dans leur transparence. La vérité est que nous avons un choix à faire, et ce choix est d'une certaine façon le choix de la vie ou de la mort. Nous savons que la société que nous sommes en train de construire n'est pas durable, qu'elle n'est pas tenable, nous le savons très bien.

Dans toutes les sociétés du monde, il y a eu de l'homosexualité. Elle a toujours été plus ou moins bien accueillie. C'est bien d'ailleurs qu'elle soit très bien accueillie. Mais dans aucune société de l'histoire du monde, on a dit à un enfant qu'il avait deux papas. C'est l'histoire d'un mensonge qui ne peut produire que de la destruction. La grande chance de la situation actuelle, de cette situation de crise – vous savez que *krisis* en grec veut dire décision – est qu'on est placé devant une décision fondamentale. Je crois que cela donne évidemment une gravité particulière à la conversation. Si nous n'arrivons pas à faire comprendre à nos contemporains ce qui est en jeu, alors nous savons que les civilisations sont mortelles.

La crise économique que nous traversons est l'autre nom de cette perturbation profonde qui fait privilégier le désir individuel sur la construction d'une société, du bien commun. Et c'est cela qui produit la crise économique. Voilà la question fondamentale : allons-nous continuer sur la voie de la destruction, ou est-ce que nous serons capables de comprendre où est la vie, où est la liberté, où est l'accomplissement de notre humanité ? D'une certaine façon, nous sommes replacés devant le choix spirituel fondamental.

Nous allons peut-être terminer par-là, il va finir par être tard. En tout cas je vous remercie encore infiniment de votre attention.